

B I G E A R D

qui ose, gagne

CONTINUEE DIALOGUEE

© 2011 Didier de Trarieux-Lumière

LumièreBro Productions

Adaptation du livre "*Ma vie pour la France*"
du général Marcel Bigeard, paru aux Editions du Rocher

Document SACD n° xxxxxx déposé le xx/xx/xxxx

LumièreBro Productions
47 route d'Albi
31240 Saint Jean, France
Tél. : +336 7983 6418
<http://www.lumierebro.com>

FADE IN

1 EXT. ESPACE - JOUR

La Terre vue du ciel. Zoom sur la planète, puis sur la France, puis sur la ville de Toul.

On entend fredonné à plusieurs voix mâles

Le Chant des Partisans.

Quand les contours de la périphérie de la ville sont clairement visibles, on entend progressivement les cris faibles d'un nouveau-né. Le chant cesse en douceur.

Puis un silence de 3 à 5 secondes, pendant lesquelles on découvre en vue plongeante le toit de la maison des Bigeard à Toul.

Ensuite, on entend la voix off de Marcel Bigeard.

BIGEARD-3 (V.O.)

Je suis né à Toul, en Lorraine, le 14 février 1916. Mes parents avaient déjà une fille, ma soeur Charlotte. Mon père travaillait à la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est, ma mère tenait le ménage, et le tenait d'une main de fer, soit dit en passant. Quand j'ai commencé à aller à l'école, elle voulait que je sois toujours premier. Un jour, je suis revenu deuxième au classement, et j'ai pris une bonne correction. On a beau dire, une éducation pareille, ça vous forge un homme...

CUT

2 EXT. ESPACE - JOUR

Zoom sur le toit de la succursale de la Société générale de Toul.

BIGEARD-3 (V.O.)

A quatorze ans, j'ai eu mon certificat d'études. Le seul diplôme que j'ai obtenu. Il fallait maintenant que je commence à gagner ma vie. Alors je suis entré à la Société Générale, comme garçon de courses, chargé de distribuer le courrier.

CUT

3 EXT. TOUL RUE - JOUR

1930. Le trottoir devant la banque.

Un jeune adolescent de 14 ans environ embrasse sa mère ("La Sophie") du bout des lèvres.

La SOPHIE
(air très sérieux)
Va, mon fils.

Il pousse la porte de la succursale, l'air décidé. La Sophie le suit des yeux avec un regard sévère.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Quatre-vingt ans plus tard, j'ai
toujours mon compte dans la même
banque. Quel client peut se vanter
d'être plus fidèle que moi ?*

FONDU AU NOIR

4 EXT. TOUL GARE - JOUR

1936. Un jeune homme, de dos, se dirige à pied vers la gare de Toul.

Nous sommes en octobre 1936. Il part faire son service militaire. Sur le trottoir dehors, sa mère le regarde partir avec le même air sévère que dans la scène précédente.

LA SOPHIE
Va, mon fils.

Il pousse la porte de la gare avec le même air décidé que dans la scène précédente.

Dans le hall de la gare, il regarde autour de lui s'il reconnaît quelqu'un puis cherche un affichage indiquant le quai auquel se trouve son train.

Il passe sur le quai, regarde en direction de l'arrivée du train qui n'est pas encore à quai.

Il est en civil. On ne le voit que de dos. Bruits d'ambiance.

CUT

5 EXT. TOUL GARE - JOUR

1936. Le train arrive (même plan que le film "l'arrivée du train en gare de la Ciotat" des Frères Lumière).

BIGEARD-3 (V.O.)
*Le jour est venu où il m'a fallu
tout quitter.
(../..)*

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)
*En 1936, j'avais vingt ans, je
devais faire mon service militaire.*

CUT

6 INT. TRAIN - JOUR

1936. Marcel Bigeard monte dans un wagon rempli de jeunes comme lui. On ne le voit pas de face.

Le train part.

Bigeard regarde par la fenêtre défiler le paysage.

Le

Chant des Partisans

fredonné reprend doucement. Puis :

BIGEARD-3 (V.O.)
*Heureusement, je ne suis pas resté
seul longtemps. J'ai vite fait la
connaissance de mes nouveaux
camarades. A la caserne, les
exercices physiques étaient très
durs. Je n'avais aucune expérience
du sport. Cela a été une formation
assez éprouvante. Mais j'ai tenu
bon. Je crois que c'est là que j'ai
adopté ma devise : Etre et durer.*

FONDU ENCHAINE

7 INT. TOUL MAISON BIGEARD BUREAU - JOUR

Nous sommes en 2010. Marcel Bigeard est dans son bureau. On le voit de face. Il a 94 ans. Costume bleu marine sobre. Cravate discrète. Rosette de la Légion d'Honneur. Il regarde une photo qu'il a prise d'un dossier ouvert sur son bureau. Il tient la photo de telle sorte que le spectateur puisse la voir aussi. La photo, en noir et blanc, le représente en tenue, en 1938, posant pour le photographe. On reconnaît le comédien que l'on verra dans les scènes flash back suivantes.

Puis Bigeard regarde droit dans la caméra, la photo toujours bien visible, et s'adresse au spectateur dans son fauteuil comme s'il s'agissait d'une discussion entre amis.

BIGEARD-3
L'armée transforme un homme. Du
moins l'armée telle qu'elle était à
l'époque ! J'ai perdu du poids et
je suis devenu rapidement
redoutable à la course à pied et à
la boxe.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Après, ma mère, "la Sophie", m'a dit de suivre le peloton des élèves caporaux, alors j'ai suivi le peloton des élèves caporaux. Elle voulait que je devienne officier. Evidemment, je suis arrivé premier à l'examen (j'avais intérêt), mais on m'a refusé le grade sous prétexte que "je n'avais pas l'attitude militaire". Il y en a beaucoup qui vont bien rigoler en apprenant cela!

CUT

8 INT. TOUL MAISON BIGEARD BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard pose la photo qu'il avait dans la main et s'approche d'une fenêtre.

Il croise ses mains dans le dos et regarde par la fenêtre le jardin devant sa maison.

On voit un canon dans l'herbe impeccablement tondue. Bigeard continue à parler.

BIGEARD-3

Début 1939, les menaces se font de plus en plus précises. Le 22 mars je suis rappelé et je rejoins le 23e régiment d'Infanterie à Haguenau. Mes parents et l'élue de mon coeur, Gaby, une voisine, sont sur le quai. La Sophie n'aimait pas beaucoup Gaby parce qu'elle était issue d'une famille pauvre. Mais pour une fois, elle ne lui a pas fait de remarque désagréable. C'est l'union sacrée autour de celui qui s'en va et dont on n'est pas sûr qu'il reviendra.

FONDU ENCHAINE

9 EXT. TOUL GARE - JOUR FLASH BACK

1939. Marcel Bigeard est mobilisé.

Il arrive à la gare de Toul.

Mais cette fois il est en tenue, avec son sac à paquetage militaire en bandoulière. Il a des galons de caporal. On le voit de dos.

Il entre dans la gare en poussant la porte comme dans la scène 4.

Il consulte l'affichage qui lui indique le quai où arrivera son train.

Le train est déjà à quai.

Il passe sur le quai. On le voit de loin (grue) sur le quai, cherchant un camarade du regard.

Zoom sur le comédien. On le reconnaît. C'est le même que celui de la photo de la scène 7.

CUT

10 INT. HAGENAU CASERNE CHAMBRE - NUIT

1939. Marcel Bigeard est assis dans une chambre de la caserne. Eclairage électrique froid, ambiance lourde. Il est seul dans une pièce où se trouvent 24 lits militaires sur deux rangées de 12. Aux pieds de chaque lit, un tabouret. A la tête de chaque lit, une armoire métallique.

Il tient un journal à la main.

Plan serré sur la manchette du journal : 1ER SEPTEMBRE 1939, L'ALLEMAGNE A ENVAHI LA POLOGNE.

FONDU ENCHAINE

11 INT. TOUL MAISON BIGEARD BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard quitte sa fenêtre et retourne à son bureau.

Il prend une décoration dans une boîte posée sur son bureau.

C'est sa première croix de guerre, reçue en 1940 pour avoir rapporté le corps de l'un de ses camarades tué lors d'une opération près des lignes ennemies.

Il regarde la décoration.

On voit que des souvenirs surgissent. Il ne dit rien. Zoom sur la décoration qui devient floue.

FONDU ENCHAINE

12 EXT. TRIMBASCH CHEMIN DE CAMPAGNE - NUIT FLASH BACK

1940. L'image redevient nette. Il fait nuit.

Un groupe de dix hommes progresse prudemment sur un chemin.

On n'y voit pas grand-chose.

Soudain, des tirs éclatent devant eux, trois hommes tombent en criant de douleur.

Le groupe riposte. L'un des hommes jette une grenade loin devant lui et fait demi-tour.

Il crie :

BIGEARD-1

Repli, repli, je vous couvre.

Puis il se retourne vers l'ennemi, lance une deuxième grenade le plus loin possible, met un genou en terre et vide posément, dans le noir devant lui, le chargeur de son pistolet-mitrailleur en dix rafales de trois coups.

Il est le seul à avoir un pistolet mitrailleur car il est chef de groupe. Les autres ont des fusils.

Pendant ce temps-là, deux des blessés se relèvent et partent en courant rejoindre leurs camarades. Blessures légères.

Quand la culasse de son arme claque dans le vide, Bigeard regarde le corps du troisième blessé au sol. Il ne bouge pas.

Un de ses camarades crie :

UN CAMARADE

Bigeard, déconne pas, il est mort,
il a pris une balle en pleine tête,
je l'ai vu. Viens, faut rendre
compte.

Bigeard rejoint ses camarades.

Puis il se rend au poste de commandement de son supérieur, un lieutenant, installé au rez de chaussée d'une maison réquisitionnée.

Il frappe, entre sans attendre qu'il y soit invité, et salue son supérieur.

BIGEARD-1

Mon lieutenant, nous avons
rencontré une patrouille ennemie à
deux kilomètres. Ils nous ont tiré
dessus. Le deuxième classe Chausson
est mort et j'ai deux blessés
légers. Je demande l'autorisation
d'y retourner pour récupérer son
corps.

LE LIEUTENANT

Accordé, mais FOMEC, un aller-
retour vite fait. Vu ?

BIGEARD-1

Vu, mon lieutenant.

Il salue, fait un demi-tour réglementaire et sort.

Le lieutenant le regarde faire son demi-tour réglementaire et manifeste par une mimique son admiration pour la tenue et le comportement de son sergent.

Bigeard retrouve ses camarades qui l'attendaient dehors.

BIGEARD-1 (SUITE)

J'y retourne, il faut rapporter le corps de Chausson. Qui vient avec moi ?

Tous les hommes présents lèvent la main.

BIGEARD-1 (SUITE)

Non, vous deux direction l'infirmerie, allez vous faire soigner. Pas la peine de risquer d'attraper le Tétanos. Les autres, complétez vos chargeurs si nécessaire et allons-y.

Le groupe reprend le chemin précédent. Progression dans le noir presque complet.

Ils découvrent le corps de leur camarade. Personne alentour.

Marcel Bigeard met son arme en bandoulière et charge le corps sur son épaule.

Ils rentrent au campement.

BIGEARD-3 (V.O.)

(en soupirant)

*Ma première croix de guerre.
J'avais vingt-trois ans.*

FONDU ENCHAINE

13 EXT. WISSEMBOURG FORÊT - NUIT

1940. Le groupe de combat du sergent Bigeard est chargé de capturer un soldat allemand.

Ils progressent vers la lisière d'une forêt en bordure d'une petite rivière, la Lauter, qui marque la frontière avec l'Allemagne.

La nuit est d'un noir d'encre, sans lune. Le camp allemand est en vue, manifesté par ses éclairages.

Ils traversent la rivière en amont de leur position de repli.

Ils ont de l'eau jusqu'à la taille. Le courant est faible. Arrivés de l'autre côté, des barbelés délimitent le camp ennemi. La mission est de capturer discrètement une

sentinelle en l'assommant et en la ramenant à leur base.

L'un des hommes du groupe heurte des boîtes de conserve suspendues sur les barbelés pour servir de signal d'alarme.

Les allemands sont alertés, on ne les voit pas mais ils tirent au hasard.

Le lieutenant qui accompagne le groupe reçoit une balle dans l'épaule. Il pousse un cri de douleur puis tombe accroupi et se tourne vers le sergent Bigeard, accroupi près de lui.

LE LIEUTENANT

Je suis blessé, je crois que j'ai pris une balle dans l'épaule. La mission est annulée, on rentre fissa, à plat ventre puis dans la rivière.

BIGEARD-1

Je ne vois pas comment vous allez ramper avec un bras invalide, mon lieutenant, mettez-vous sur le dos, je vais vous tirer par le col de votre treillis. Ca descend jusqu'à la rivière.

Le lieutenant, en tant qu'officier, n'a pour toute arme qu'un pistolet dans son étui.

Il s'allonge sur le sol, tenant son épaule gauche de sa main droite. Bigeard l'attrape par le col et le tire sous les barbelés, puis jusqu'à la rivière. Arrivés à la rivière, le lieutenant se met debout.

LE LIEUTENANT

Merci, soldat.

BIGEARD-1

Je n'ai fait que mon devoir, mon Lieutenant.

Le groupe disparaît en pataugeant dans la rivière, plus ou moins porté par le courant.

FONDU ENCHAINE

14 INT. TOUL MAISON BIGEARD - JOUR

2010. Marcel Bigeard prend une deuxième décoration, la regarde un instant puis la remet dans la boîte et regarde droit dans la caméra.

Son visage est sévère, aucune fierté, il relate un fait dans toute son objectivité.

BIGEARD-3

Parce que je l'avais traîné sur le dos dans la boue, mon lieutenant m'a obtenu une nouvelle citation. Deux citations en moins d'une semaine, fallait le faire. Et, en plus, il m'a promu sergent-chef sans rien demander à personne.

CUT

15 EXT. RUPT-SUR-MOSELLE FORT - JOUR

2010. On découvre au milieu d'une forêt les ruines d'une fortification. C'est le fort de Rupt sur Moselle, construit en 1874, abandonné en 1960. On visite l'extérieur, puis on entre. Quelques images de galeries. Puis on sort. Vue très belle sur la vallée et la ville de Rupt sur Moselle. Pendant ce temps :

BIGEARD-3 (V.O.)

Le 21 juin 40, nous avons réussi à nous regrouper dans la ville de Rupt sur Moselle. Les blindés allemands dévalent soudain du fort de Rupt, sur l'autre rive de la Moselle. On a essayé de les empêcher de traverser, et on y a réussi. Quand la nuit est tombée, le calme est revenu. Le lendemain, nous étions complètement encerclés. Et puis nous avons appris que l'armistice avait été signé. C'est la fin de la guerre. Les pertes ont été lourdes. Nous n'avons pas beaucoup combattu. Plus rien ne se passe. Le 25, notre colonel, Rethoré, est parti voir le commandement allemand, puis revient. Ordre est reçu de déposer les armes. Déjà. Quatorze ans après, je revivrai ce moment à Diên Biên Phu. Nous sommes prisonniers. Je suis fou de rage. La pluie se met à tomber. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

FONDU ENCHAINE

16 EXT. RUPT-SUR-MOSELLE RUE - JOUR FLASH BACK

1940. Le sergent-chef Bigeard, rassemblé avec les autres prisonniers, regarde un groupe d'officiers allemands. Dans son regard, on devine la rage contenue et la volonté de

s'échapper à la première occasion.

CUT

17 EXT. MAYENCE OFLAG - JOUR

1940. Temps maussade, gris. Zoom sur l'entrée d'un camp de prisonniers, puis panoramique. Des officiers français sont dehors, par groupes de deux ou trois, quelque fois plus. Ils fument presque tous. Personne ne parle. Ils ont une tenue vestimentaire impeccable. On entend le

Chant des partisans

mais avec les paroles, cette fois. En entier. On ne voit aucun soldat ni officier allemand. Quand le chant se termine, plan serré sur Bigeard. Ses yeux montrent qu'il va tout faire pour s'évader.

BIGEARD-3 (V.O.)

J'étais dans ce camp réservé aux officiers parce que le colonel Rethoré avait exigé d'avoir un aide de camp, mais nous étions trop peu nombreux ici pour tenter une évasion. Je lui ai tout de suite dit que je souhaitais me faire transférer dans un stalag. Il m'a dit "Je comprends, vas-y."

CUT

18 EXT. ROUTE CAMION - NUIT

1940. Marcel Bigeard est dans un camion bâché avec d'autres prisonniers français. On devine à leur tenue et à leur comportement que ce sont des sous-officiers et des hommes du rang. Toux, rots, un doigt dans le nez, air découragé, etc.

Plan demi serré sur Bigeard. Sa distinction crève l'écran. Il attend son heure.

19 EXT. LIMBOURG CAMP - JOUR

1941. Marcel Bigeard est dans son nouveau camp de prisonniers, le stalag 12A, debout, dehors. Même plan que la fin de la scène 17, puis zoom arrière. Il fait beau, le spectateur sent que l'évasion approche. Il regarde par dessus la clôture. Il a un air distrait. Il sifflote

On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried

Puis il regarde discrètement par dessus son épaule, pour voir si on ne le surveille pas.

Il envisage son évasion.

Un homme s'approche de lui.

MASBOURIAN

Si tu pars, je pars avec toi.

BIGEARD-1

D'accord, mais nous deux seulement,
pas plus. Plus on est nombreux,
plus on augmente le risque d'être
pris.

CUT

20 EXT. CAMPAGNE - NUIT

1941. Marcel Bigeard et Gérard Masbourian sortent de dessous
un grillage derrière un bâtiment.

Ils disparaissent dans un bois proche.

Puis on les voit marcher sur une petite route campagnarde.

Soudain une patrouille allemande sort de derrière une grange.

UN SOLDAT ALLEMAND

Halt. Papieren bitte !

Bigeard et Masbourian se regardent et haussent les épaules,
fatalistes.

MASBOURIAN

Merde.

BIGEARD-1

La prochaine fois sera la bonne.

CUT

21 EXT. LIMBOURG CAMP - JOUR

1941. Marcel Bigeard et Gérard Masbourian regardent tous deux
par dessus la clôture. Même plan que la scène 19, mais cette
fois il y a deux paires d'yeux déterminés.

Bigeard s'adresse à son camarade.

BIGEARD-1

Demain c'est le 11 novembre. Ça
nous portera chance. Rendez-vous
cette nuit à trois heures dans le
local des toilettes, mais cette
fois nous ne partons que tous les
deux.

(../..)

BIGEARD-1 (SUITE)

Pour notre première évasion, nous n'étions que deux et nous avons presque réussi. La deuxième fois c'est parce que les autres ont voulu venir que nous avons échoué.

CUT

22 EXT. CAMPAGNE - NUIT

1941. Les deux hommes marchent sur une route de campagne.

Ils voient une grange au détour d'un virage.

Ils plongent dans un bois proche pour contourner la bâtisse histoire d'éviter leur erreur de la première fois.

Zoom satellite arrière depuis Limbourg. Puis zoom satellite avant sur la frontière Luxembourg - France près de Longwy. Il neige.

Ils s'approchent prudemment d'un pont de chemin de fer dont la voie mène à Longwy en passant par dessus la Moselle.

MASBOURIAN

C'est ici que je me suis fait prendre la dernière fois que je me suis échappé avant de te rencontrer au camp. Je sais où sont les sentinelles. Viens.

Au début et à l'extrémité du pont, une guérite de sentinelle avec de la lumière et un peu de fumée qui s'échappe d'un tuyau de poêle.

La sentinelle sort, regarde quelques instants la neige tomber, puis relève son col et rentre précipitamment dans la guérite.

Ils passent derrière la guérite sans être vus.

Ils progressent accroupis sur le pont.

MASBOURIAN (SUITE)

Qu'est-ce qu'on fait si l'autre sort au moment où on arrive ?

Bigearde avise une barre de fer utilisée pour déplacer les rails en cours de pose, qui traîne au sol. Il la ramasse.

BIGEARD-1

Je l'assomme.

Mais la deuxième sentinelle est bien au chaud.

Les deux hommes passent la guérite et disparaissent dans la nuit.

CUT

23 EXT. LONGWY GARE - JOUR

1941. Bigeard et Masbourian arrivent à la gare de Longwy, les mains dans les poches, l'air de rien.

Ils rentrent dans la gare.

Bigeard regarde les horaires des trains. TOUL : SEPT HEURE CINQ.

Ils passent sur le quai.

Quelques soldats allemands sont là mais ne prêtent pas attention à eux.

Le train arrive. Même plan que la scène 5.

Le train s'arrête.

Ils montent.

CUT

24 EXT. CAMPAGNE TRAIN - JOUR

1941. Le train les mène à Toul. Arrêt dans la ville de Pagny-sur-Moselle.

La soeur de Marcel Bigeard, Charlotte, et son mari, montent dans le train.

Ils entrent dans le même compartiment que les deux hommes.

Deux places sont libres dans le compartiment.

Charlotte s'assied en face de son frère sans le regarder, sans l'avoir reconnu. Elle s'excuse de le déranger pour s'asseoir.

CHARLOTTE

Pardon Monsieur.

Reconnaissant sa soeur, Bigeard détourne la tête vers la fenêtre. Charlotte le regarde soudain. On comprend qu'elle croit reconnaître son frère. Elle écarquille les yeux, regarde son mari et éclate en sanglots.

Bigeard continue de regarder par la fenêtre.

Il est gêné. Il n'y a pas de soldats allemands dans leur compartiment mais tout risque d'attirer l'attention peut lui

être fatal, à lui et à son compagnon d'évasion.

Charlotte se reprend et s'adresse à lui.

CHARLOTTE (SUITE)
Excusez-moi, Monsieur, mais vous
ressemblez tellement à mon frère.
Il est prisonnier en Allemagne.

Bigeard regarde sa soeur et dit :

BIGEARD-1
(à voix basse)
Ecrase, c'est moi.

Il met un doigt devant sa bouche, se lève et sort du
compartiment.

FONDU ENCHAINE

25 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard est dans son bureau.

Il prend une photo. C'est une photo de son mariage avec Gaby,
à Nice. Il la regarde, puis la montre à la caméra, puis
regarde la caméra.

BIGEARD-3
Je ne me suis pas attardé à Toul.
Juste le temps d'embrasser mes
parents et d'attendre Gaby qui
était partie faire un tour à Nancy.
Je lui ai dit que je partais en
zone libre. Gérard Masbourian avait
de la famille à Nice. Va pour Nice.
Gaby m'y a rejoint quelques jours
après. La première chose que nous
avons faite a été de nous marier.
C'était le 6 janvier 1942. Mais
avant le curé nous a dit que nous
devions nous confesser. Dur !

FONDU ENCHAINE

26 EXT. MARSEILLE PORT - JOUR FLASH BACK

1942. Quai du port de Marseille.

Des troupes embarquent sur un bateau. Marcel Bigeard monte la
passerelle avec son sac a paquetage à l'épaule.

Il a des galons d'adjudant. Il se tient bien droit. Il a
fière allure. Plan serré sur sa poitrine. Croix de guerre
avec trois citations.

BIGEARD-3 (V.O.)

Mon évasion réussie m'a valu une troisième citation pour ma croix de guerre. C'était un peu gênant au milieu de mes camarades qui ne me connaissaient pas, mais comme j'avais été promu adjudant, il y avait la barrière des grades pour me protéger des questions auxquelles j'aurais été gêné de répondre.

(PAUSE)

Là, nous embarquons pour le Sénégal. C'était en février 42.

CUT

27 INT. BATEAU CABINE - JOUR

1942. Un groupe de militaires joue aux cartes dans une cabine.

Tous les hommes sont plus ou moins débraillés sauf Marcel Bigeard. Bruits d'ambiance bon enfant. Rires, éclats de voix joyeux. Fumée des cigarettes.

BIGEARD-3 (V.O.)

J'étais assez bon au Poker. Le vrai, pas le Texas Hold'em d'aujourd'hui où on voit presque toutes les cartes. Pendant la traversée de la Méditerranée qui nous menait à Dakar, j'ai gagné plus de deux mois de solde de mes camarades. Quand nous sommes arrivés, j'ai dit aux perdants : allez, vous m'offrez tous un bon restaurant et on n'en parle plus.

CUT

28 EXT. DAKAR GARE - JOUR

1942. On voit le même groupe d'hommes monter dans un train.

Le train quitte la gare.

Les images défilent par la fenêtre. Bigeard est assis à la même place que lors de son retour de Longwy, scène 24. On montre au spectateur la beauté des lieux.

CUT

29 EXT. THIES GARE - JOUR

1942. Arrivée du train à Thiès, petite ville du Sénégal.

Embarquement dans des camions.

Il fait beau.

Arrivée à Bandia. Vue d'un camp militaire. On découvre des installations dans un état déplorable.

Plan serré sur les yeux du comédien. Il pense qu'il va falloir changer tout ça, donner à ce camp un aspect militaire.

FONDU ENCHAINE

30 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard regarde une photo du camp de Bandia après les travaux, montre la photo à la caméra, puis regarde la caméra.

BIGEARD-3

Quand je suis arrivé à Bandia, j'étais catastrophé. Trois baraquements qui se couraient après, aucune tenue réglementaire, une ambiance attentiste, zéro pêche. La première chose que j'ai proposée au commandant du camp a été de construire un stade de sports, avec piste de course à pied, terrain de foot et compagnie. On a aussi réalisé des plantations.
(PAUSE)

En août 1942, je reçois un télégramme de Gaby : "J'arrive."
Sacrée Gaby !

Il prend une nouvelle photo.

Sur la photo, il pose entre deux parachutistes avec qui il sautera sur la France occupée quelques mois plus tard.

BIGEARD-3 (SUITE)

Ah, là, c'est à Alger, après mon séjour au Sénégal. A gauche, c'est Casanova, à droite, c'est Deller. En arrivant à Meknès, j'avais rencontré des parachutistes français qui venaient d'arriver d'Angleterre. J'ai immédiatement décidé de devenir para pour pouvoir mieux servir la France, en étant disponible n'importe où.
(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Les volontaires, nous avons reçu une formation de quatre mois, pendant un stage organisé par des Anglais. Le camp s'appelait le Club des Pins. Du sérieux ! Sauts, close-combat, connaissance des armes et des explosifs, transmissions, éléments de gestion financière d'un Maquis, la totale, quoi.

FONDU ENCHAINE

31 INT. ALGER BUREAU - NUIT FLASH BACK

1943. Un bureau militaire froid, impersonnel, pas de décoration aux murs. Un officier français, un colonel, est devant une carte, il expose une opération. Devant lui se tiennent les trois hommes vus sur la photo précédente.

L'officier s'adresse à Bigeard.

L'OFFICIER

Votre mission : sauter sur la France dans le département de l'Ariège, près de Foix, ici.

Il montre un point sur la carte.

L'OFFICIER

Ensuite, prendre contact avec le responsable du Maquis, le commandant Royo. C'est un espagnol qui dirige le réseau local. Il parle le français. Il sera averti de votre arrivée et du travail à accomplir. Vous emporterez avec vous des armes, des explosifs, de l'argent et trois postes radio avec leurs pièces de rechange et des batteries supplémentaires. Une fois installés, vous n'aurez plus de contact avec nous.

Il regarde Marcel Bigeard dans les yeux.

L'OFFICIER (SUITE)

Bigeard, vous avez été nommé commandant militaire de la zone. Une fois le contact établi avec Royo, votre nouvelle mission sera la prise de la garnison allemande de Foix avec son aide. Selon nos informations, l'endroit n'étant pas stratégique, ils devraient être peu nombreux. Faites des prisonniers, pas de massacre. C'est pigé ?

BIGEARD-1
Pigé, mon Colonel.

L'OFFICIER
Lorsque votre mission sera
accomplie, transmettez-nous
l'information. Si nous n'avons pas
de nouvelles de vous dans trente -
trois zéro - jours, on aura
compris. Bon courage, et que Dieu
vous protège!

BIGEARD-1
Merci, mon Colonel.

Ils saluent et sortent.

CUT

32 INT. CIEL AVION - NUIT

1943. Marcel Bigeard et ses deux compagnons sont dans la carlingue d'un petit avion de liaison avec le Maquis. Un parachute sur le dos, un sur le ventre, un sac à leurs pieds, auquel ils sont reliés par une sangle de dix mètres. La portière latérale est ouverte. Bigeard se tient devant. Il regarde en bas, geste qu'il accomplira toujours avant chaque saut. Il fait nuit. Le paysage sombre défile sous ses yeux. De temps en temps, un groupe de lumières blanchâtres, c'est un village. Soudain, trois lumières rouges apparaissent en bas, disposées en triangle.

LE COPILOTE DE L'AVION
Paré à sauter ? Accrochez ! GO GO
GO !

Les trois hommes sautent dans le vide, l'un après l'autre.

FONDU ENCHAINE

33 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard est dans son bureau, il regarde une photo de l'époque.

BIGEARD-3
Arrivés en bas, nous avons été
accueillis par le fameux commandant
Royo. Comme il ne savait pas qui
nous étions et pourquoi nous avions
été parachutés dans sa zone, il
nous a fait mettre à poil et nous a
pris tout ce que nous avions.
Armes, matériel radio, explosifs,
argent, tout. Au bout de quelques
minutes, j'avais cerné le type.
(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Un combattant, un vrai, pur et dur.
Nous ne pouvions que nous entendre.
Tout nu devant lui, je lui ai
montré ma lettre de mission et lui
ait dit : "Tu es un pro, moi aussi.
Tu as un boulot à faire, moi aussi.
Nous avons des missions
complémentaires. Tu gardes ton
maquis, je gère les actions
militaires. J'ai des ressources
illimitées qui peuvent tomber du
ciel sur un simple claquement de
doigt. On fait la paix ?" Il a
réfléchi quelques instants et m'a
répondu, avec son accent espagnol à
couper au couteau : "D'accord. Tu
es un homme comme je les aime" et
nous a tout rendu, y compris nos
vêtements...

FONDU ENCHAINE

34 EXT. FOIX RUE - JOUR FLASH BACK

Août 1944. Marcel Bigeard a réussi son plan de neutralisation
des renforts allemands arrivés en renfort de la garnison de
Foix. Les allemands se sont retranchés dans un immense
bâtiment, le centre scolaire de la ville.

Bigeard s'approche de l'entrée du bâtiment avec un de ses
camarades parachutiste, lequel tient un drapeau blanc de
parlementaire et une serviette en cuir sous le bras.

Les deux hommes sont dans une tenue impeccable, plan serré
sur leur poitrine où brille le brevet para au soleil levant.

BIGEARD-1

(d'une voix forte)

Je veux parler à votre commandant.

La porte s'ouvre, un officier allemand sort et prend la
parole en parfait français.

LE COMMANDANT

Je suis le commandant.

Bigeard et son adjoint saluent posément le commandant, qui
est visiblement surpris, puis qui rend le salut.

BIGEARD-1

Je suis le commandant Marcel
Bigeard. J'ai été parachuté hier
avec trois mille hommes. Votre
colonne de renforts a été anéantie.
(../..)

BIGEARD-1 (SUITE)

Nous n'avons pas pu faire de prisonniers, faute de savoir où les mettre. Ici c'est différent. Rendez-vous, c'est fini.

Le commandant allemand sait que le débarquement allié en Normandie a eu lieu et que l'armée allemande est en déroute.

LE COMMANDANT

J'accepte, à condition de pouvoir détruire toutes mes armes.

Marcel Bigeard parle doucement à l'homme qui l'accompagne.

On n'entend pas ce qu'il dit. En réalité, il fait semblant de réfléchir, puis :

BIGEARD-1

C'est d'accord. Vous avez un quart d'heure.

Il salue, fait demi-tour "à la civil" et les deux hommes s'éloignent.

On entend le

Chant des partisans

fredonné doucement.

BIGEARD-3 (V.O.)

Nous étions à peine cinquante. Nous avons fait 1200 prisonniers !

CUT

35 EXT. ROUTE VOITURE - JOUR

1944. Marcel Bigeard est seul au volant d'un cabriolet Mercedes noir décapotable, intérieur rouge, rutilant. Il porte des lunettes de soleil. Il fait ultra beau, nous sommes au mois d'août.

Il roule vers Paris, libérée le 25 du mois.

Plan serré sur l'arrière du véhicule, on voit la plaque d'immatriculation "MG 6 1 42" : "Marcel Gaby" et leur date de mariage.

BIGEARD-3 (V.O.)

*J'ai fauché la voiture du colonel, un coupé Mercedes, et je me suis présenté à Toulouse pour rendre compte du succès de notre mission.
(../..)*

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)
*Le délégué militaire était
tellement enthousiaste qu'il m'a
proposé pour la Légion d'honneur.
J'avais 28 ans !*

FONDU ENCHAINE

36 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard regarde une photo d'Edith Piaf.

BIGEARD-3
Arrivé à Paris, la vie est devenue
belle. J'ai même rencontré Raimu et
Edith Piaf dans un cabaret. J'ai
dansé un slow avec elle. Ses
cheveux frisés m'arrivaient à la
taille.

FONDU ENCHAINE

37 EXT. ROUTE VOITURE - JOUR FLASH BACK

1944. Marcel Bigeard roule de Paris à Toul. Il va rejoindre
Gaby. La campagne défile.

Bande son :

Non, rien de rien

chanté par Edith Piaf (en entier).

CUT

38 EXT. MARSEILLE PORT - JOUR

1945. Un bateau transport de troupes est à quai.

Des militaires en grand nombre embarquent.

Ils partent pour Saigon. L'Indochine avait été envahie
pendant la Deuxième Guerre mondiale par les Japonais.
Maintenant elle l'est par des nationalistes rouges.

Les hommes montent la passerelle.

BIGEARD-3 (V.O.)
Octobre 45. J'embarque à Marseille
avec ma compagnie du 23e RIC pour
l'Indochine. Le communiste Hô Chi
Minh avait déclaré le Vietnam
indépendant après le départ des
derniers Japonais. Il fallait
rétablir la présence et l'autorité
françaises dans notre colonie.

39 INT. BATEAU CABINE - JOUR

1945. Une dizaine d'hommes joue aux cartes.

Mêmes images que la scène 27 à la différence que Bigeard détonne par rapport à ses camarades, par sa tenue, par son maintien. Mais sa voix est toujours aussi chaleureuse, entraînante. On devine le futur chef au charisme vite révélé.

Plan serré sur ses décorations qui commencent à se faire nombreuses, contrairement à ceux qui l'entourent et qui n'en ont pas.

FONDU ENCHAINE

40 INT. SAIGON PORT - JOUR

1945. Le Stamford Victory arrive à Saigon.

Des hommes débarquent puis le capitaine Marcel Bigeard.

Ses galons brillent au soleil.

BIGEARD-3 (V.O.)

*Novembre. Je foule le sol
indochinois pour la première fois.
Nous allons rester dans cette zone
trois ou quatre mois, en
patrouille. On tourne en rond, les
ordres de la hiérarchie sont
absurdes, je me sens mal à l'aise.
Et puis Leclerc commence à
rencontrer des difficultés au
Tonkin. Il fait envoyer des
renforts. Nous partons pour Hanoi
en mars 46.*

CUT

41 EXT. HANOI AEROPORT - JOUR

1946. Un groupe important d'hommes embarque dans un avion.

BIGEARD-3 (V.O.)

*En juillet 46, nous partons pour
Diên Biên Phu. Premier contact avec
ce pays. Une merveille. Une autre
merveille était née peu de mois
auparavant, je l'ai appris par un
télégramme, c'est notre fille Marie-
France. Nous avons rayonné dans
tout le pays Thaï tels des
commandos.*

(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)
*En octobre, Ho Chi Minh vient en
France pour négocier
l'indépendance, mais il échouera et
en décembre, ce sera l'insurrection
générale à Hanoi, puis dans toute
la Haute Région. Je multiplie les
missions et les succès : Son La,
Yan Chau, Ban Thin, Van Yen.
Septembre 1947, c'est fini pour
moi, je rentre à Toul en permission
de fin de séjour.*

CUT

42 EXT. MARSEILLE PORT - JOUR

1947. Mêmes images que la scène 38 mais cette fois on voit
Marcel Bigeard descendre la passerelle.

Gaby l'attend en bas. Elle tient dans ses bras Marie-France
qui a 18 mois.

Bigeard embrasse sa femme puis prend l'enfant dans ses bras
et l'élève au dessus de sa tête :

MARIE-FRANCE

Papa !

FONDU ENCHAINE

43 EXT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard tient une photo représentant le camp
militaire de Saint Briec.

BIGEARD-3

A la fin de ma permission, je me
suis porté volontaire pour un
deuxième séjour, mais on a préféré
m'envoyer neuf mois à Saint-Brieuc
entraîner une compagnie para.

FONDU ENCHAINE

44 INT. SAINT-BRIEUC SALLE DE COURS - JOUR FLASH BACK

1947. Un décor similaire à celui de l'introduction du film
"Patton" de Franklin Schaffner.

Marcel Bigeard marche de long en large sur une estrade.

Il fait un "topo" ultra motivant sur ce que sera le 3e
Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes.

BIGEARD-1

Comme l'a déclaré un jour très justement le général Patton, si on vous a dit que vous deviez être prêt à mourir pour votre pays, sachez que c'est de la connerie. Vous devez être prêts à faire en sorte que le connard d'en face meure pour son pays.

Il continue à parler mais on n'entend plus ce qu'il dit.

BIGEARD-3 (V.O.)

L'avantage de ce séjour, c'est que Gaby a pu m'accompagner avec Marie-France. Nous avons loué une petite maison près du camp, très sympathique. Gaby était heureuse de m'avoir près d'elle tous les soirs! Nous sommes restés à Saint-Brieuc jusqu'en octobre 48, date à laquelle le 3e BCCP est parti pour l'Indochine.

CUT

45 EXT. MARSEILLE PORT - JOUR

1948. Mêmes images que la scène 38, à la différence que c'est la première unité "Bigéard". Ça se voit à un kilomètre. Les hommes sont impeccables, beaux, droits, fiers, ils ressemblent à leur chef. On voit à l'écran qu'une émulation a été réalisée par Bigéard. On entend

Marie-Dominique

fredonné.

FONDU ENCHAINE

46 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigéard regarde une photo d'époque de Son La.

BIGEARD-3

Pour mon deuxième séjour, je suis allé avec mon bataillon directement à Hanoi. Ensuite, nous avons sauté à Yen Chau, qui avait été repris par les rebelles. A notre arrivée par les airs, les Viets ont disparu comme des mouches. Le lendemain, nous avons dû transporter nos blessés par camion à Son La.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Le commandant du camp nous ayant
indiqué que les Viets s'étaient
repliés, nous partons confiants.
Evidemment, nous sommes tombés dans
une embuscade. Six morts d'entrée.
J'ai fait réagir mon unité au quart
de tour et nous avons eu le dessus,
mais j'ai eu chaud. Je n'aurai pas
dû faire confiance à quelqu'un que
je ne connaissais pas.

CUT

47 EXT. SON-LA PISTE - JOUR FLASH BACK

1949. Petit matin sur Son La.

Bigeard part faire son footing matinal sur la piste où a eu
lieu l'embuscade de la veille.

On fait comprendre sans le dire qu'une fois de plus, il
montre l'exemple.

Un soldat l'interpelle.

SOLDAT

Vous n'avez pas peur, mon
Capitaine, avec ce qui s'est passé
hier ?

Bigeard le regarde, l'air surpris.

BIGEARD-1

Peur ?

Puis s'éloigne en courant.

CUT

48 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard, dans son bureau, regarde des photos de
l'année 1949. Évocation des missions en Indochine, des
combats.

BIGEARD-3

Je passerai huit mois dans la
région de Chien Dong. Mon nom de
code radio : Bruno. Ma mission :
nettoyer le terrain et détruire les
bataillons Viets qui viennent du
Fleuve Rouge. J'installe mon PC sur
le piton de Chien Dong pour avoir
la meilleure vue et les meilleures
liaisons radio. Je mets en place un
réseau de renseignements.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Je crée des zones de mission dans
lesquelles chacun de mes
lieutenants a pour objectif de
traquer et de détruire le Viet.

49 INT. CHIEN-DONG CAMP - NUIT FLASH BACK

1949. Marcel Bigeard est assis dans un baraquement en bambous
devant une table pliante kaki. Une carte est étalée dessus.
Ses chefs de section sont autour de lui.

Un soldat entre dans la pièce, impeccablement vêtu. Il salue
et tend un télégramme :

LE SOLDAT

Mon Capitaine, un télégramme pour
vous.

Bigeard prend le télégramme.

BIGEARD-1

Merci.

Il lit le télégramme, puis le relit à haute voix.

BIGEARD-1 (SUITE)

"Arrive à Saigon. Signé Gaby."
Sacrée Gaby !

CUT

50 EXT. SAIGON AERODROME - JOUR

1949. Une femme descend d'un avion militaire.

Elle est la seule passagère. Un officier l'attend en bas de
la passerelle, il l'accueille. C'est Gaby Bigeard.

GABY

Bonjour. Merci d'être venue me
chercher. Amenez-moi à mon mari, je
vous prie.

L'OFFICIER

Il est dans un campement sur le
terrain, Madame. Je ne peux pas
vous y emmener, mais j'ai reçu des
instructions de votre mari pour
vous conduire à Hanoi.

GABY

Quel est l'endroit civilisé le plus
proche de son campement ?

L'OFFICIER
Le village de Son La, à l'ouest de
Hanoi, Madame, mais il est interdit
aux civils.

Ils montent dans un véhicule.

GABY
Il n'y a que des militaires à Son
La ?

L'OFFICIER
Non, Madame, il y a aussi
l'Administrateur de la Province.

GABY
Alors amenez-moi chez
l'Administrateur.

L'OFFICIER
Je ne sais pas si j'ai le droit,
Madame.

GABY
Nous sommes en guerre, Monsieur. Je
saurai dire à mon mari combien vous
avez été efficace...

Elle regarde au dehors par la fenêtre de la voiture.

La discussion est close.

FONDU ENCHAINE

51 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard feuillette différentes photos, puis en
prend une sur laquelle on voit un général en treillis.

BIGEARD-3
Lui, c'est le général Alessandri.

FONDU ENCHAINE

52 INT. HANOI BUREAU - JOUR FLASH BACK

1950. Bigeard monte les marches d'une villa. Il pousse la
porte d'un air décidé identique à la scène 3. Il entre dans
le salon de la maison.

Un général est assis derrière un immense bureau. C'est le
général Alessandri, commandant en chef de la zone du Tonkin.
Des cartes de la Haute Région couvrent les murs.

Bigeard salue impeccablement.

BIGEARD-1

Mes devoirs, mon Général.

ALESSANDRI

Vous avez fait du bon travail avec votre 3e BCCP, capitaine Bigeard. Nous avons décidé de vous confier la création d'un bataillon Thaï. Ce sera le 3e BT. Cinq compagnies de combat, neuf compagnies de partisans Thaïs, en tout deux mille cinq cent hommes.

BIGEARD-1 (V.O.)

Deux mille cinq cent hommes sous le commandement d'un simple capitaine, pas mal. Je passe quand chef de bataillon, mon Général ???

ALESSANDRI

Vous serez basé à Son La. Mission : soutenir les deux sous-secteurs de Son La et Moc Chau. Des questions ?

BIGEARD-1

Non, mon Général.

ALESSANDRI

Vous pouvez disposer. Bonne chance, Bigeard.

BIGEARD-1

Merci, mon Général.

Il salue, fait un demi-tour réglementaire impeccable et sort.

FONDU ENCHAINE

53

INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard regarde une photo du général Alessandri assis à table en face de Gaby dans la salle à manger de l'administrateur, qui était ces jours-ci absent de Son La.

BIGEARD-3

Cette photo mérite une explication. Un soir, le général Alessandri me dit qu'il souhaite me parler en privé en dehors des bâtiments administratifs. Je l'invite donc tout naturellement à dîner à la maison, d'autant plus que l'Administrateur était absent. Nous passons à table, puis nous discutons après le dîner, bref un moment chaleureux.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Ensuite il nous quitte. Le lendemain, il m'appelle et me dit : *"Bigeard, je n'ai pas eu le courage de vous le dire hier soir, mais vous êtes relevé de vos fonctions. Votre rapport sur les trafics à fait très mauvaise impression à Paris."* J'avais dénoncé un trafic inacceptable d'opium et de piastres auquel se livraient des notables de la Haute Région. J'aurais mieux fait de me taire... Conclusion, envoyé en permission forcée avec Gaby dans la baie d'Along. Heureusement, ce fut un séjour magnifique, un temps splendide, des bains tous les jours. Magnifique. Soixante ans après, Gaby s'en souvient comme si c'était hier !

FONDU ENCHAINE

54 EXT. BAIE D'ALONG PLAGE - JOUR FLASH BACK

1950. Marcel Bigeard et sa femme courent sur la plage. Ils rient. Ils nagent.

On voit des vues splendides du paysage qui donnent envie de s'y rendre.

CUT

55 EXT. MER BATEAU - JOUR

1950. Croisière de dix semaines pour rentrer à Marseille. Pas de texte. Des images, des images et des images.

CUT

56 INT. PARIS GARE DE LYON - JOUR

1950. La soeur de Gaby est sur le quai de la gare. Elle tient une petite fille de quatre ans environ par la main. C'est Marie-France. Elle n'a pas vu son papa depuis trois ans.

Marcel Bigeard et Gaby descendent d'un wagon. Bigeard prend la petite fille sous les aisselles et la monte à bout de bras, comme dans la scène 42, tandis que Gaby se précipite sur sa soeur sans un regard pour sa fille.

BIGEARD-1

Ma petite fille !

MARIE-FRANCE

Papa !

Ils quittent tous les quatre la gare, deux par deux.

CUT

57 INT. TOUL GARE - NUIT

1950. La mère de Marcel Bigeard, "la Sophie", est sur le quai, seule. Son mari et sa fille sont décédés, l'un d'un cancer, l'autre en couches. Elle regarde arriver vers elle le groupe. Elle ne dit pas "bonjour". Elle s'adresse à son fils sans regarder les autres :

LA SOPHIE

Ton père est mort, tu n'étais pas là. Ta soeur est morte, tu n'étais pas là non plus. Ne t'avise pas de recommencer pour moi.

BIGEARD-1

Non, Maman.

LA SOPHIE

Tu as maigri. Pourquoi as-tu maigri?

Bigeard ne répond pas.

LA SOPHIE (SUITE)

On va à la maison.

Elle fait demi-tour et sort de la gare.

CUT

58 EXT. SAINT-BRIEUC CASERNE - JOUR

1951. Vue d'un casernement. Marcel Bigeard est affecté à Saint-Brieuc.

BIGEARD-3 (V.O.)

J'ai été de nouveau affecté à Saint-Brieuc, mais cette fois pour créer un bataillon, le 6e bataillon de parachutistes coloniaux. J'ai neuf mois pour les former, puis en prendre le commandement et partir pour l'Indochine.

CUT

59 EXT. VANNES-MEUCON AERODROME - JOUR

1951. Des hommes sont alignés impeccablement devant Bigeard. Ils vont sauter pour la première fois. Ils ont fière allure. Il fait très beau, ils sourient, au repos, les mains dans le dos, décontractés, heureux, "péchus".

BIGEARD-1

Messieurs, c'est aujourd'hui votre premier saut. Sachez que, quand vous serez arrivés au sol, vous ne serez plus les mêmes, vous serez des paras, vous serez MES paras. Au combat, ne me décevez pas et vous ne le regretterez jamais.

Ils montent tous dans un avion.

Ils chantent

Debout les Paras

dans l'avion (en entier).

L'image donne envie de les suivre, de se joindre à eux, de s'engager si l'on est jeune, pourquoi pas ?

CUT

60 EXT. HAIPHONG PORT - JOUR

1952. Le 6e BCP débarque du bateau à Haiphong, le port de Hanoi.

Les hommes montent dans des camions pour se rendre à leur casernement, l'ancien séminaire.

Ils chantent

Contre les Viets

Ils arrivent dans le bâtiment.

Quand le chant est terminé :

BIGEARD-3 (V.O.)

A peine arrivés, nous sommes envoyés immédiatement à Haiphong, dans le Delta. Les Viets sont partout. Maintenant ils ne nous fuient plus, ils nous affrontent car la Chine leur fournit armes et matériels.

61 INT. HANOI CHAMBRE - NUIT

1952. Marcel Bigeard est assis dans sa chambre.

Il écrit une lettre.

Le capitaine Touret, son adjoint, entre.

TOURET

Alerte ! Nous devons sauter demain
sur la Haute Région.

Bigéard se lève et se rend en hâte au poste de commandement
où il trouve le commandant Ducourneau, chef des Paras du
Tonkin.

DUCOURNEAU

Bigéard, une grande offensive Viet
se dirige vers Nghia Lo. Vous
sauterez à 40 km de là, sur Tu Lê.
Mission, tenir le poste et
intervenir en renfort du poste de
Nghia Lo.

FONDU ENCHAINE

62 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigéard tient une photo d'époque.

BIGEARD-3

Mes sept cent parachutistes ont été
largués en deux rotations. Nous
nous sommes installés : creusement
de tranchées, pose de ribards, etc.
Le 18 octobre, le poste de Nghia Lo
tombe. Les hommes ont reçu ordre de
se replier sur nous, mais Linarès
m'ordonne de replier mon bataillon
sur la rivière Noire sans les
attendre. Je refuse. Le 20, les
Viets attaquent en force, mais les
barbelés les empêchent de passer. Au
lever du jour, 96 cadavres devant
nous. Puis nous partons par le col
de Kao Pha. Les Viets nous courent
après. Ils ne nous ont jamais
rattrapés.

CUT

63 INT. TU-LE - JOUR FLASH BACK

1952. Un B26 traverse le ciel.

C'est celui du général de Linarès qui s'inquiète de son
capitaine préféré.

DE LINARES
(voix déformée par un
combiné radio)
Courage, Bruno. C'est Linarès. Je
suis avec vous.

BIGEARD-1
On s'en sortira, mon Général, bons
baisers.

Le bataillon arrive au bord de la rivière.

Des légionnaires sont là avec des pirogues pour les faire
traverser.

Ils traversent. Presque 700 hommes.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Ce repli héroïque de Tu Lê, c'est
le symbole de l'armée française qui
gagne.*

CUT

64 INT. NASAN BUREAU - JOUR

1952. Le général de Linarès est dans son bureau. Il lit un
document.

Marcel Bigeard entre, salue à six pas.

BIGEARD-1
Mes devoirs, mon Général. Chef de
bataillon Bigeard au rapport.

DE LINARES
Alors, Bruno, on prend son général
pour une fille de joie ?

Bigeard sourit. C'est la première fois dans le film.

CUT

65 EXT. LUANG-PRABANG AERODROME - JOUR

1953. Des hommes en treillis, portant leur sac à paquetage en
bandoulière, descendent d'un avion.

Leroy, un des lieutenants de Bigeard s'adresse à un
capitaine, Bréchignac :

LEROY
On est où, mon capitaine ? On va
où?

BRECHIGNAC

On est à Luang Prabang, au Laos.
D'après ce que j'ai compris, on va
remonter le Mékong vers le nord.

LEROY

Putain, y'en a marre. Ma femme a
obtenu une affectation comme
institutrice à Hanoï. J'aimerais
bien la voir un peu plus souvent.

BIGEARD-3 (V.O.)

*Il n'arrêtait pas de râler, "Polo",
il avait perdu l'esprit "Bigeard's
Boys". D'ailleurs, quand nous
sommes rentrés à Hanoï, il a
demandé sa mutation dans un autre
État Major, ensuite il a quitté
l'armée. Tant pis.*

Un militaire descend de l'avion avec le même sac que les
autres, plus une caméra avec un préservatif sur l'objectif.

BIGEARD-3 (V.O.)

*Tiens, voilà Pierre Schoendoerffer.
Il avait 22 ans quand nous nous
sommes rencontrés, au moment de
monter dans l'avion à Hanoï. Un
chic type, sentimental, modeste,
fidèle en amitié et très doué.
Jeune mais courageux. Il a fait la
carrière d'écrivain et de cinéaste
que l'on sait. Il a tout montré
avec ses deux films La 317e section
et surtout Diên Biên Phu. C'est
pourquoi je préfère aujourd'hui ne
vous montrer que des photos.*

FONDU ENCHAÎNE

66

INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard regarde une autre photo, c'est le
village de Diên Biên Phu. Une date est inscrite sur la photo
au crayon gras blanc : 20 novembre 1953.

BIGEARD-3

Le 20 novembre 1953, c'est le jour
où nous avons sauté sur Diên Biên
Phu la première fois. Le camp avait
été pris par les Viets.
Heureusement l'aviation et la météo
étaient avec nous. Nous avons sauté
à 10 heures, nous sommes passés à
l'attaque à 11 heures 30, à 18
heures tout était fini.
(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

115 Viets au tapis, contre 10 morts
seulement chez nous.

(PAUSE)

Je me souviens, quand le général de
Linarès nous avait donné ses ordres
avant de quitter Hanoï, il m'avait
dit : *"si cela se passe mal,
repliez-vous sur le Laos"*. Allaire,
qui était simple lieutenant à
l'époque, avait demandé candidement
au général : *"C'est loin, le Laos?"*

CUT

67 EXT. DIEN-BIEN-PHU PC GONO - JOUR FLASH BACK

1953. Cinq parachutes descendent du ciel.

Marcel Bigeard est dehors, il tient un quart de café.

Il lève la tête et regarde les parachutistes descendre
lentement.

Les hommes se posent à quelques dizaines de mètres du PC.

PLAN DEMI-SERRÉ SUR LES PARACHUTISTES

On reconnaît les barrettes d'un colonel et d'un commandant.
C'est Gilles et son Etat Major. Ils viennent prendre le
commandement du camp.

BIGEARD-1

Tiens, Gilles, et Langlais. Ils
auraient pu venir en hélicoptère,
les Viets n'ont pas d'armement
antiaérien. Coup de pub, peut-être?

BIGEARD-3 (V.O.)

*En tous cas, le dernier coup
d'éclat de Gilles. Dans quelques
semaines, il passera le relais à de
Castris.*

CUT

68 EXT. DIEN-BIEN-PHU TERRAIN - NUIT

Avril 1954. Panoramique du camp. On distingue des lumières
ici ou là. Pas de bruits, les combats ont cessé
provisoirement.

BIGEARD-3 (V.O.)

Fin mars 1954, ce fut la bataille
des cinq collines.
(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)

Giap voulait les enlever toutes d'un coup, il a échoué. Ensuite Bréchignac est arrivé par les airs. Dommage qu'il n'ait pas été envoyé plus tôt. On aurait pu garder Dominique et les Eliane. Le 12 avril, le colonel de Castries [*prononcer de Castres*] me convoque:

DE CASTRIES

Bruno, tu as fait du bon boulot, je te nomme chef des forces d'intervention. Viens t'installer à mon PC.

BIGEARD-2

Mon Colonel, je préfère conserver la hiérarchie actuelle, mais je veux bien être l'adjoint de Langlais qui occupe le poste. Nous nous entendons très bien. Il n'y aura pas de problèmes.

Visite du camp en images. On entre dans l'hôpital de campagne, dirigé par le docteur Grauwin. Quelques lampes à pétrole pendent. Des corps partout. Sur des lits pliants, sur des brancards, sur des toiles de parachute à même le sol entre deux lits. Du sang partout, des cris, des pleurs nerveux, des prières, des appels.

Une infirmière règle un goutte à goutte.

C'est Geneviève de Galard, la seule femme du camp parmi 12000 hommes. On la surnomma "l'Ange de Diên Biên Phu".

Le docteur Grauwin voit entrer Bigeard.

GRAUWIN

Bruno, tu as de l'autorité ici, du poids. Fais arrêter les combats le plus vite possible, on ne tient plus.

BIGEARD-1

Toubib, continuez à faire votre boulot, à rafistoler les gens. Le mien, c'est de tenir un jour, encore un jour. C'est très bientôt la saison des pluies, elle nous donnera l'avantage. La pluie empêchera Giap de recevoir ravitaillement et munitions. Pas nous.

Il regarde les blessés.

BIGEARD-3 (V.O.)

Nous avons tenu des jours, des semaines, presque deux mois, alors que tout le monde pensait que le camp serait pris en quelques heures. Nous avons tenu, accrochés à notre espoir, mais aucun secours n'est jamais arrivé.

69

EXT. DIEN-BIEN-PHU - JOUR

1954. Le jour se lève. Dans un coin de l'écran on voit la date et l'heure. 7 mai 1954 08:00. Les secondes progressent. Sur la bande son, il n'y a que des bruits de mitraille, de tir de canons, de grenades. Aucun homme ne bouge. Ce n'est plus possible. Les Viets sont partout. Impossible de sortir des tranchées, des trous. On voit Marcel Bigeard dans une tranchée avec deux autres officiers, le capitaine Botella et le lieutenant Bourgois.

Celui-ci monte sur une caisse de munitions pour regarder le champ de bataille. On entend un tir de pistolet-mitrailleur.

Bourgois tombe en arrière dans les bras de Marcel Bigeard. Une balle lui a traversé le coeur.

Il regarde Bigeard, son visage est paisible, il sourit et meurt.

Bigeard tient le corps du lieutenant Bourgois dans ses bras comme la Vierge Marie tient le corps de Jésus dans La Pieta de Michel-Ange.

Les bruits de combats sont de plus en plus forts, pour détourner rapidement l'attention du spectateur de l'allégorie.

TRAVELLING VERTICAL DE CE PLAN VERS LE CHAMP DE BATAILLE, SIMILAIRE À L'ARRIVÉE DE CLAUDIA CARDINALE DANS "IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST" DE SERGIO LEONE.

On ne voit aucun combattant Viet. Le son des combats devient assourdissant. L'horloge indique 16 heures 59 minutes 55 secondes. Les secondes progressent.

A 17 heure zéro zéro se fait un silence également "assourdissant".

Marcel Bigeard regarde le lieutenant Bourgois, mort dans ses bras.

BIGEARD-1

Tu vois, Bourgois, pour nous aussi c'est fini.

CUT

70 INT. DIEN-BIEN-PHU HÔPITAL - JOUR

1954. L'hôpital de campagne du docteur Grauwin. Il n'y a personne d'autre que des blessés partout. Le médecin, Geneviève de Galard et les infirmiers ont été priés de rejoindre le point de rassemblement des prisonniers.

Sur la table d'opération, le lieutenant Le Boudec, blessé, se réveille lentement de son anesthésie post-opératoire.

Un soldat Viet-Minh entre, regarde autour de lui, puis se dirige vers une armoire pour prendre des médicaments. Il croit que le corps sur la table est un cadavre.

Il ouvre la porte de l'armoire.

Le Boudec tourne la tête vers lui et toussote de réprobation.

Le Viet, voyant le "cadavre" revenir à la vie s'enfuit en hurlant de peur.

FONDU ENCHAINE

71 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard regarde la caméra.

BIGEARD-3

C'est Le Boudec qui m'a raconté cette histoire. Le pauvre Viet a dû avoir la peur de sa vie...

(PAUSE)

Après, nous avons été emmenés en captivité jusqu'à la fin du mois de septembre. Les officiers dans un camp, les sous-officiers dans un autre, les hommes du rang encore dans un autre, etc. Je suis rentré en France par avion depuis Saigon, directement à Orly. Gaby m'attendait à l'aéroport. Quel bonheur de revoir ma femme après toutes ces épreuves ! En quatre mois de camp Viet, j'ai perdu 40 kg. Pourtant je n'étais pas gros, mais alors là, j'étais méconnaissable. Heureusement, elle m'a quand-même reconnu. *[cette phrase introduit le changement de comédien.]*

FONDU ENCHAINE

72 EXT. ORLY AEROPORT - JOUR FLASH BACK

25 septembre 1954. Marcel Bigeard descend d'un avion militaire, les mains dans les poches.

Il est fatigué, du camp, des horreurs, du voyage. Ses bagages sont dans la soute.

Arrivé en bas de la passerelle, il sort une pipe d'une poche, puis une cigarette d'un paquet froissé, et met le tabac de la cigarette dans le fourneau de sa pipe.

Il se dirige vers le hall. Sa femme est là.

Il remet sa pipe non allumée dans une poche et prend sa femme dans ses bras en fermant les yeux.

Il est en treillis de combat, impeccable, avec ses cinq barrettes argent et or sur les épaules. Les autres militaires qui descendent sont nettement moins soignés.

Ils partent bras dessus bras dessous.

Bande son :

Ah oui, je suis à mon aise

(La Piémontaise).

A la fin du chant, on entend une voix off :

BIGEARD-3 (V.O.)
*Nous sommes allés à l'hôtel
Terminus, où nous attendait Marie-
France. Huit ans déjà, une grande
fille. Tout le monde a pleuré
d'émotion. Ensuite, le lendemain,
je suis allé me présenter à notre
Chef d'Etat Major.*

CUT

73 INT. PARIS MINISTERE DE LA GUERRE - JOUR

1954. Marcel Bigeard entre dans le bâtiment du Ministère.

Il demande où se trouve le bureau du Chef d'Etat Major de l'Armée de Terre, le général Blanc.

On lui indique une porte au bout d'un couloir.

Il frappe.

BLANC

Entrez.

BIGEARD-2
Mes devoirs, mon Général,
lieutenant-colonel Bigeard au
rapport.

BLANC
Ça fait plaisir de vous revoir,
Bigeard. J'ai entendu dire que vous
avez fait du bon boulot, là-bas.

BIGEARD-2
Mon Général, avant d'avoir été
libéré, le commissaire politique,
qui fut très charmant, soi dit en
passant, m'a déclaré : "*Bigeard,
nous espérons que vous avez compris
la clémence de l'oncle Ho et que
vous ne participerez plus à ces
guerres impérialistes. Bientôt
l'Algérie va se soulever pour son
indépendance.*" Que va-t-on faire,
mon général ?

BLANC
Votre permission va vous faire du
bien, Bigeard. Reposez-vous.
Maintenant, vous pouvez disposer.

CUT

74 INT. TOUL GARE - JOUR

1954. Un train entre dans la gare de Toul.

On voit "La Sophie" sur le quai.

Le train s'arrête.

Marcel Bigeard et Gaby descendent.

Sa mère s'approche de lui sans un regard pour Gaby, et le
fixe sévèrement.

LA SOPHIE
Pourquoi as-tu été fait prisonnier?

Bigeard ne répond pas.

CUT

75 EXT. NICE GARE - JOUR

1954. Marcel Bigeard et Gaby descendent les marches de la
gare de Nice.

Marie-France est restée avec sa grand-mère à Toul. Bigeard va

se refaire une santé au camp des Roches Rouges, un centre de repos pour les officiers qui reviennent d'Indochine, mis à leur disposition par le Service de santé des Armées.

BIGEARD-3 (V.O.)

A Nice, j'ai retrouvé d'abord mon compagnon d'évasion en 1941, Gérard Masbourian, qui était venu nous chercher à la gare, puis, au camp des Roches Rouges, Bréchnac, Le Boudec, Langlais, Allaire et tous mes autres officiers paras. Nous avons passé les fêtes de fin d'année ensemble. Mais que de cauchemars les premières nuits...

CUT

76 INT. PARIS MINISTERE DE LA GUERRE - JOUR

1954. Même scène que S73.

Marcel Bigeard entre au Ministère, il a été convoqué.

Il est reçu par le général de la Chapelle, successeur du général Blanc.

BIGEARD-3 (V.O.)

Après ce temps de repos magnifique pendant lequel nous nous sommes tous refait une santé, j'ai été convoqué par le Ministère pour connaître ma nouvelle affectation.

DE LA CHAPELLE

Alors, Bigeard, comment ça va ?

BIGEARD-2

Bien, mon général, merci.

DE LA CHAPELLE

Bon. La question est maintenant : que vais-je faire de vous ?

BIGEARD-2

Mon Général, avec ce soulèvement en Algérie le 1er novembre, j'ai entendu dire que des troupes vont y être déployées. J'ai l'honneur de vous demander une affectation en Algérie.

DE LA CHAPELLE

Ca, c'est pas possible, Bigeard.
Vous rentrez d'Indochine, vous avez
été fait prisonnier, on craint en
haut lieu que vous ayez pu être
retourné par les Communistes. J'ai
reçu des instructions formelles,
pas d'anciens d'Indo en Algérie. Et
puis, vous êtes lieutenant-colonel
maintenant, sans avoir fait l'Ecole
de Guerre. Je ne vous cache pas que
ça fait jaser. Donc, j'ai décidé de
vous envoyer comme instructeur à
l'Ecole d'Etat-Major pendant trois
ans. Pendant ce temps-là, vous
aurez tout loisir pour préparer
l'Ecole de Guerre.

(PAUSE)

Vous pouvez disposer.

Plan serré sur le visage de Bigeard. Il plisse les yeux de
mécontentement mais son visage montre aussi qu'il fera tout
pour ne pas passer trois ans loin des combats. Il ne dit
rien. Il salue et sort.

CUT

77

INT. PARIS ECOLE ETAT-MAJOR - JOUR

1954. Une salle de cours froide, impersonnelle. Des tables en
Formica, des chaises en bois et tubes métalliques verts
toutes identiques, on se croirait dans le self service d'une
caserne. Par les fenêtres bien dégagées, le soleil entre à
flots.

Marcel Bigeard est au tableau, sur lequel est fixé une carte
du nord-Vietnam. Il tient une "aide pédagogique numéro 2"
dans la main droite. Il regarde son auditoire, la carte est
bien visible. Dans la salle, quelques officiers. Ils sont
absolument captivés par ce qu'ils entendent.

BIGEARD-2

Le harcèlement. Le harcèlement
consiste à affecter le moral du
commandement ennemi et de ses
troupes plus qu'à lui infliger des
pertes. Pour ce faire, il faut
frapper vite et fort là où ils ne
nous attendent pas, c'est-à-dire
sur leurs arrières. Après un
accrochage, la logique veut que les
deux parties en présence se
replient pour s'occuper des blessés
et restaurer leur dispositif. Et
bien pas nous.

(../..)

BIGEARD-2 (SUITE)

Soit on peut faire sauter une section sur leurs arrières et on les attend bien sagement, soit on en envoie trois à pied pour les contourner, une par leur côté droit et deux par leur gauche, dont une en réserve et l'autre en attaque, et on les neutralise.

(PAUSE)

Des questions ?

CUT

78 INT. PARIS ECOLE DE GUERRE - JOUR

1954. Plus ou moins la même salle de cours que dans la scène précédente, mais disposée et (mal) décorée différemment. La moitié des fenêtres est occultée par des stores déchirés. Peu de lumière du jour. Marcel Bigeard est assis dans la salle parmi d'autres officiers, des capitaines et des commandants. La caméra montre qu'il est le seul avec cinq barrettes. Il écoute de façon distante. Un bloc notes est posé devant lui. Il n'y a rien d'écrit dessus.

Un instructeur est au tableau, sur lequel figure un dessin nul, à la craie, avec des grosses flèches comme lors du débarquement allié en 1944. L'instructeur montre un point avec le doigt. Il tourne le dos à la salle, il cache le dessin à moitié, on voit l'amateurisme à un kilomètre.

INSTRUCTEUR

Après un accrochage, il faut se replier pour s'occuper des blessés et restaurer le dispositif. Ensuite, on déploie l'unité en ligne, les blindés devant, les hommes dans les camions derrière et on avance tout droit. Ne pas oublier de rendre compte par radio pour prendre d'autres ordres au cas où ceux-ci auraient changé...

Le son diminue jusqu'à ce que l'on n'entende plus l'instructeur.

Plan serré sur Bigeard. Son visage est atterré.

CUT

79 INT. PARIS CERCLE MILITAIRE ST AUGUSTIN - JOUR

1955. Le général Massu et Marcel Bigeard discutent à une petite table ronde dans le bar du Cercle militaire.

MASSU

J'ai reçu le commandement de la 10e
division parachutiste en Algérie.
Viens avec moi, ça commence à
chauffer là-bas.

BIGEARD-2

Je vais demander au général de la
Chapelle.

CUT

80 INT. PARIS MINISTERE DE LA GUERRE - JOUR

1955. Même scène que S76.

Marcel Bigeard entre au Ministère.

Il est reçu par le général de la Chapelle.

DE LA CHAPELLE

Bigeard, je comprends votre
empressement pour repartir sur le
terrain, mais l'Ecole de Guerre,
c'est trois ans. Si vous ne
terminez pas le cycle complet, vous
ne dépasserez jamais votre grade
actuel de lieutenant-colonel.

BIGEARD-2

Si je comprends bien, mon Général,
l'idéal pour mon avancement, c'est
que je reste planqué à Paris
pendant que mes camarades se font
dégommer en Algérie ? Très peu pour
moi !

BIGEARD-3 (V.O.)

*Ma franchise lui a plu et il a
donné son accord.*

CUT

81 EXT. CONSTANTINE CAMP - JOUR

1955. Marcel Bigeard arrive en véhicule dans un camp
militaire français en Algérie.

BIGEARD-3 (V.O.)

*On m'a confié le commandement du 3e
régiment de parachutistes
coloniaux. Piteux état. Des hommes
sans allure, sans classe, écrasés
sous leur casque par 40° à l'ombre.
(../..)*

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)
*Mauvaise organisation, peu de
moyens, pas de 2e Bureau, c'est-à-
dire de service de renseignements,
pas de dactylo pour taper les
ordres proprement, pas de
dessinateur pour dupliquer les
cartes, des postes de radio en
panne, la cata, quoi.*

*(créer une analogie avec l'arrivée de Patton chez Bradley au
début du film "Patton" de Schaffner)*

CUT

82 EXT. CONSTANTINE CAMP - JOUR

*1955. Marcel Bigeard est debout derrière une table, dehors,
dans un camp militaire. Il est seul.*

*Il enlève sa casquette et la pose sur la table pour se donner
un look décontracté.*

Ils sort sa pipe.

*Les 600 hommes du régiment sont devant lui, au repos, rangés
par compagnies. Cinq compagnies de quatre sections chacune.
Chaque section a trente hommes.*

BIGEARD-2
(à voix forte)
Les commandants de compagnie et les
chefs de section, à moi.

Les officiers sortent des rangs et s'approchent de lui.

BIGEARD-2 (SUITE)
Mettez-vous autour de moi en bordel
couvrez.

*Ils se regroupent autour de lui par ordre de grade, les
capitaines au plus près, les lieutenants derrière, etc.*

Bigeard s'adresse alors aux soldats devant eux.

BIGEARD-2 (SUITE)
Écoutez-moi bien, les petits gars,
le 3e RPC n'est plus un régiment.
Maintenant, c'est *mon* régiment.
Et je vais vous montrer tout de
suite ce que ça veut dire.

Il se tourne vers ses capitaines commandants de compagnies.

BIGEARD-2 (SUITE)
Faites venir devant cette table
tous vos types, l'un après l'autre.

Le capitaine commandant la 1ère Cie se tourne vers l'un de ses lieutenants.

LE CAPITAINE

Vas-y.

UN LIEUTENANT

1ère compagnie, 1ère section, dans l'ordre des rangées et des colonnes, le premier, viens ici.

Un soldat s'approche en marchant, l'air désabusé.

BIGEARD-2

Au pas de gymnastique, mon petit bonhomme, sinon je viens te chercher.

Le soldat se précipite, puis se met au garde-à-vous devant la table.

Il salue.

Bigeard pose sa pipe, remet sa casquette, rend le salut de façon impeccable, posément, avec beaucoup de respect pour le geste. Ensuite il la garde sur la tête.

BIGEARD-2 (SUITE)

Fais-moi 50 pompes là, maintenant.

Le soldat fait trois pompes et s'écroule sur le sol.

BIGEARD-2 (SUITE)

T'as gagné. T'es le premier affecté à la compagnie des ratés. Allez, tire-toi.

Il se tourne vers le capitaine.

BIGEARD-2 (SUITE)

Suivant.

LE CAPITAINE

Suivant !

Un deuxième soldat arrive en courant. Une baraque, taillé comme un athlète. On devine le type en forme et fier de le montrer.

Il salue.

Bigeard lui rend son salut.

BIGEARD-2

50 pompes !

Pendant que le soldat s'allonge sur le sol pour commencer ses pompes, Bigeard fait le tour de la table, pose sa casquette

dessus et s'allonge à côté de lui, puis fait les 50 pompes en comptant à haute voix.

BIGEARD-2 (SUITE)
Une, deux, trois... Quarante neuf, cinquante.

Ils se relèvent tous les deux, le souffle court.

Les yeux du soldat brillent de fierté.

Bigeard prend sa casquette et la tend au soldat.

BIGEARD-2 (SUITE)
Mets-moi ça !

Le soldat prend la casquette et se la met sur la tête.

Par chance, elle est à sa taille.

BIGEARD-2 (SUITE)
Toi, tu es maintenant un Bigeard's Boy. Retourne dans les rangs et garde ma casquette, tu l'as méritée.

Il se tourne de nouveau vers le capitaine.

BIGEARD-2 (SUITE)
Suivant.

CUT

83 EXT. BONE CAMP - JOUR

1955. Plan large sur un camp militaire composé de grandes tentes disposées impeccablement sur un immense terrain le long des quais. un fanion porte l'inscription : "3e RPC - Etre et durer".

ZOOM OUT DU CAMP

On voit un dispositif parfaitement aligné, un stade avec piste de course à pied, une place d'armes, etc. Tout est beau, propre.

BIGEARD-3 (V.O.)
J'avais installé ma base arrière à Bône. Après les crapahuts dans le djebel, je voulais que les gars puissent vraiment récupérer dans de bonnes conditions, se détendre, se baigner, admirer les petites Bônoises.

84 INT. BEAUNE CAMP - JOUR

1955. Une salle de réunion. Un général en tenue de sortie est debout devant une table. Bigeard et ses officiers, en treillis, sont autour de lui. Une carte représentant toute l'Algérie est étendue sur la table. Son échelle est trop grande, on ne voit aucun détail sur la carte.

Le général montre un point sur la carte avec son doigt.

BIGEARD-3 (V.O.)

Le 6 décembre 1955, je suis convoqué par un général que je ne citerai pas. Il lance l'opération "Eventail" : nettoyer un massif boisé de 600 km carrés. Nous avons droit à un briefing insupportable de la part du général qui nous expose sa manoeuvre comme s'il jouait à la guerre dans un salon. J'en ai vite assez, alors je décide d'intervenir.

BIGEARD-2

Et si je m'infiltrais de nuit avec mon bataillon en zone rebelle avant le déclenchement des opérations ?

BIGEARD-3

Le général me regarde avec des yeux gros comme des soucoupes. Voilà un truc qui n'est pas écrit dans ses manuels de l'Ecole de Guerre...

LE GENERAL

C'est dangereux ce que vous proposez là, Bigeard.

BIGEARD-2

On le fait toutes les semaines, mon général. C'est grâce à cela que nous avons des résultats.

LE GENERAL

Comme vous l'entendez, Bigeard, mais à vos risques et périls.

CUT

85 EXT. DJEBEL COTE 701 - NUIT

1955. Des hommes progressent très discrètement en file indienne vers le sommet d'un point haut.

La nuit est noire. Il pleut.

Arrivés en haut, ils regardent en dessous d'eux depuis un surplomb.

On voit un défilé, il n'y a personne.

Pendant ce temps, l'un des hommes - c'est Bigeard - prend le radio à l'écart.

Celui-ci déploie sa grande antenne télescopique montée sur ressorts d'un geste qui montre une grande expérience.

Marcel Bigeard parle à voix basse dans le combiné.

BIGEARD-2
(en chuchotant)
Eventail ? Ici Bruno. Sommes en
place. Reçu ? Parlez.

Il écoute la réponse, puis rend le combiné au radio qui l'accroche à l'une de ses bretelles de brelage. Ensuite celui-ci replie son antenne télescopique aussi vite qu'il l'avait déployée.

On entend soudain un bruit énorme, des chars, des camions transporteurs de troupe, tous ces véhicules qui démarrent en même temps. Cinq mille hommes en tout.

LA CAMÉRA PLONGE DANS LE DÉFILÉ SITUÉ EN CONTREBAS

Des rebelles fellaghas sortent de grottes en courant, ils empruntent le défilé du côté opposé au bruit et disparaissent dans la nuit, hors de portée des armes des hommes de Bigeard.

A l'autre extrémité du défilé, des lumières de phares apparaissent.

Bigeard croise les bras et regarde arriver les véhicules, des chars devant, des camions derrière.

UNE CAMÉRA SITUÉE EN BAS MONTRE LES CAMIONS QUI PASSENT, BÂCHES REPLIÉES

Les hommes sont assis à l'arrière des camions en capote, le casque lourd sur la tête. Ils sont trempés par la pluie.

Bigeard hoche la tête de désespoir. Il fait une moue de réprobation.

On comprend qu'il n'apprécie pas la façon dont l'opération a été préparée.

Les véhicules avancent jusqu'à un endroit du défilé qui s'élargit pour constituer une grande esplanade.

Bigeard tend la main vers le combiné. Le radio lui donne le combiné d'un geste précis.

BIGEARD-2 (SUITE)
(voix normale)
Eventail ? Ici Bruno. Ils sont
partis.

Puis il rend le combiné au radio sans attendre de réponse et s'adresse à ses hommes.

BIGEARD-2 (SUITE)
On rentre, on perd son temps ici.

Ils redescendent tous du point haut en silence.

En bas, des chars font demi-tour sur l'esplanade, puis ce sont les camions. Des centaines de camions qui font aussi demi-tour et repartent d'où ils sont venus.

LA CAMÉRA S'ATTARDE SUR LE PASSAGE DES VÉHICULES POUR BIEN MONTRER LE RIDICULE DE LA MANIP.

Le dernier camion disparaît au bout du défilé.

Puis les rebelles reviennent prudemment par l'autre côté.

Les deux premiers regardent au loin les feux du dernier camion qui s'éloigne.

L'un des deux se tourne vers son compagnon, le regarde en souriant largement et lui donne une grande tape de satisfaction dans le dos.

CUT

86 EXT. KABYLIE CAMP - JOUR

1956. Quatre hélicoptères SIKORSKI S55 stationnent non loin d'un camp de fortune. Ils ont une grande croix rouge sur fond blanc peinte sur leurs flancs. Ce sont des hélicoptères sanitaires du général Valérie André, chirurgien, parachutiste, pilote d'hélico, à ce jour la seule femme général de l'armée française. A côté des hélicos, trois tentes, des hommes en treillis assis sur le sol tout autour. Ils fument. Ils attendent les ordres. Dans une tente, Bigeard prépare une opération, entouré de ses adjoints.

Il parle à un homme en tenue d'aviateur, un officier.

C'est le commandant Sagot, responsable régional de l'aviation héliportée.

Derrière lui, en retrait, quatre pilotes. On comprend que ce sont les pilotes des hélicos.

BIGEARD-2
Sagot, Qu'est-ce qui empêche que
nos postes soient réglés sur votre
fréquence ?

SAGOT
Rien, mon Colonel, mais cela ne
s'est jamais fait. Je ne sais pas
si c'est conforme au...

Bigeard lui coupe la parole.

BIGEARD-2
Je me moque de ce qui est conforme.
On se met tous sur la même
fréquence, tu embarques mes gars et
quand je te dis de me les
débarquer, tu me les débarques, ok?

SAGOT
Original, mais ça me plaît.

BIGEARD-2
Alors c'est parti. Mon indicatif
radio, c'est Bruno.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Je venais de créer l'ALAT sans le
savoir encore.*

CUT

87 INT. BONE CAMP - JOUR

1956. Marcel Bigeard est debout dans son bureau, il lit une
carte épinglée au mur.

Le général Massu entre.

MASSU
Bonjour Bruno.

Bigeard se retourne et salue d'un "coup de bouc" car il ne
porte pas sa casquette, puis reste au garde à vous.

MASSU (SUITE)
Repos, repos, relax, Bruno, c'est
une visite d'homme à homme.
(PAUSE)
Le Ministre Bourgès- Maunoury et le
Préfet Coulet ont été enchantés de
leur passage chez toi. Je te
transmets leurs félicitations et
leurs remerciements. Je viens
t'annoncer maintenant la visite de
Joseph Kessel. Sois gentil, fais un
effort, il le mérite largement.
(PAUSE)
Tu as du café ?

Il s'assied devant une table de réunion.

Marcel Bigeard sert et apporte deux quarts de café.

Les deux hommes discutent mais on n'entend pas ce qu'ils se disent. Pendant ce temps...

BIGEARD-3 (V.O)

Massu n'exagère pas. Kessel est un sacré bonhomme. Il a écrit un superbe article sur notre rencontre, article que j'ai lu et relu, et qui m'a été un précieux réconfort à une période où j'avais besoin de me sentir compris, soutenu.

(PAUSE)

A la fin de notre entretien, nous parlions de Mermoz, il m'a dit : "Vous savez, Mermoz détestait la guerre." Je lui ai répondu aussi sec : "Et nous, vous croyez que nous l'aimons ?"

Il se lève de la table et regarde la photo de René Sentenac, son quart de café à la main.

BIGEARD-2

Faire la guerre, je n'aime pas ça.
Vous ne pouvez pas savoir ce que je n'aime pas ça.

CUT

88

EXT. TEBESSA DJEBEL - JOUR

1956. Le jour se lève sur le djebel. Marcel Bigeard est posté tout en haut d'un piton rocheux, son radio à ses côtés. Ils sont fatigués, les vêtements en désordre, on voit que cela a dû leur coûter d'arriver là-haut.

PANORAMIQUE SUR 360 DEGRÉS.

La vue est belle à couper le souffle. Le soleil sort de derrière une montagne.

BIGEARD-3 (V.O)

En juin 56, le général Vanuxem, "Vanu", nous envoie près de Tébessa, à 200 km au sud de Bône, purger la région d'un chef de guerre. Un coin imprenable où d'autres se sont déjà plusieurs fois cassé les dents. Paysage lunaire, montagnes déchiquetées, précipices vertigineux.

On entend un bruit d'hélicoptère, c'est le général Vanuxem qui vient aux nouvelles.

Les hommes de Bigeard regardent se poser l'hélico.

Ils ont l'air tous épuisés.

"Vanu" descend, "frais comme un gardon" (sic) et s'approche de Bigeard, toujours debout à côté de son radio.

Celui-ci ne lève même pas la tête. Il est occupé à diriger son opération. En réalité, il n'aime pas beaucoup ce général de salon.

VANUXEM

Il faut finir avant la nuit, Bruno.

Bigeard prend le combiné du radio.

BIGEARD-2

Schmitt, Le Boudec, Touret, Lenoir, Allaire, Chabanne, un message du général.

Puis il tend le combiné au général.

BIGEARD-2 (SUITE)

Tenez, mon Général, prenez le commandement.

Le général repousse le combiné.

VANUXEM

Ok, Bruno, ça va, continue comme tu l'entends.

Il remonte dans son hélico, qui décolle. Bigeard sourit [2e fois dans le film].

CUT

89 EXT. TEBESSA DJEBEL - JOUR

1956. La bataille est terminée. Il n'y a plus rien à faire d'autre qu'à se préparer à rentrer.

Le radio reçoit un appel.

LE RADIO

Bruno-opérateur, parlez.

Il écoute, puis fait signe à son colonel.

LE RADIO (SUITE)

Mon colonel, le général Vanuxem.

Bigeard lève les yeux au ciel, puis s'approche du radio et prend le combiné.

BIGEARD-2
Ici Bruno, parlez.

VANUXEM
Bruno, c'est le général Vanuxem. La
13e demi-brigade qui est chargée du
secteur sur votre Est est prise à
partie par des rebelles plutôt
coriaces. Allez l'assister. Ils ne
sont qu'à 20 kils de vous.

BIGEARD-2
Bien reçu mon Général.

Il rend le combiné au radio.

BIGEARD-2 (SUITE)
Appelle mon hélico, je pars devant.
(PAUSE)
Lenoir !

Le commandant Lenoir s'approche en courant.

LENOIR
Mon colonel ?

BIGEARD-2
Prend tous les hommes et rend-toi
en camions au point xyz.

Il montre un point sur une carte.

BIGEARD-2 (SUITE)
La 13e est accrochée. Fais venir
les camions fissa. Je pars devant
en hélico pour me rendre compte et
te donner d'autres instructions.

Un hélicoptère s'approche puis se pose.

Bigeard plie sa carte, la met dans une poche de son pantalon
de treillis et se dirige vers l'hélicoptère.

CUT

90 EXT. NEMENTCHAS DJEBEL - JOUR

1956.

LA CAMÉRA EST DANS L'HÉLICOPTÈRE

On découvre un autre paysage, tout aussi magnifique, mais
différent.

L'hélicoptère se pose.

Marcel Bigeard en descend.

Il s'approche d'un groupe d'hommes regroupés derrière un angle de roche.

BIGEARD-2
Suivez-moi !

Il passe l'angle.

On entend un coup de fusil.

Bigeard met sa main à la poitrine à la hauteur du coeur, crie de douleur et s'écroule.

Des hommes se précipitent, certains l'entourent, d'autres tirent au pistolet-mitrailleur devant eux pour couvrir leurs camarades qui prennent leur chef en charge et le ramènent à l'abri.

Deux infirmiers arrivent en courant.

Ils chargent Bigeard sur un brancard et l'évacuent vers l'hélicoptère qui décolle immédiatement.

CUT

91 EXT. CONSTANTINE HOPITAL - JOUR

1956. Arrivée de l'hélicoptère à l'hôpital de Constantine.

Le blessé est transporté aux urgences.

CUT

92 INT. CONSTANTINE HOPITAL - JOUR

1956. Petit matin. Chambre de malade. Un seul lit. Marcel Bigeard est dans un lit avec un énorme bandage autour de la poitrine. Il a l'air en pleine forme.

Il quitte son lit, en slip.

Il enfile son pantalon de treillis, sa veste, puis ses chaussettes et met ses Rangers.

Ensuite il entrouvre la porte de sa chambre, regarde dans le couloir de chaque côté.

A gauche, deux infirmières discutent au loin, à droite, un médecin examine le contenu d'une armoire.

Bigeard referme la porte sans bruit.

Il s'approche de la fenêtre, l'ouvre.

Sa chambre est au rez de chaussée.

Il enjambe la fenêtre et sort dans le jardin de l'hôpital.

Il se dirige nonchalamment vers la sortie quand on entend soudain un cri :

UN INFIRMIER

Monsieur Bigeard, que faites-vous ?
Vous risquez une hémorragie !

Un médecin sort de l'hôpital et court vers lui.

LE MEDECIN

Non mais putain, c'est pas possible! Vous êtes malade ? On vous a extrait une balle du poumon hier et maintenant vous vous barrez comme si de rien n'était. Ça va pas bien, la tête, ou quoi ? Rentrez dans votre chambre tout de suite, s'il vous plaît, sinon j'appelle la Sécurité militaire.

BIGEARD-2

Ça va, ça va. Laissez tomber. Si je suis vraiment malade, alors renvoyez-moi chez moi. Je n'ai rien à faire ici et je m'emmerde.

LE MEDECIN

Je vais voir ce que je peux faire, mais allez vous coucher pour commencer.

CUT

93 INT. CONSTANTINE HOPITAL - JOUR

1956. Marcel Bigeard est au téléphone dans sa chambre de l'hôpital.

BIGEARD-2

Chevalier, viens me chercher, je rentre à TOUL pour convalescence et tu m'accompagnes.

MARTIAL CHEVALIER

Que dois-je vous apporter, mon Colonel ?

BIGEARD-2

Rien du tout, merci. On passera par le camp, je prendrai deux ou trois trucs, et ensuite on va tout droit à l'aéroport direction Orly.
(../..)

BIGEARD-2 (SUITE)
Une voiture avec chauffeur nous y
attend.

CUT

94 EXT. ORLY AEROPORT - JOUR

1956. Marcel Bigeard et Martial Chevalier, tous deux en treillis, descendent de leur avion et arrivent dans le hall de l'aéroport d'Orly.

Un militaire est debout avec une pancarte sur laquelle il est écrit : "LT-COL BIGEARD".

Les deux hommes s'approchent de lui.

Le chauffeur ne salue pas.

LE CHAUFFEUR
Mes respects, mon Colonel. J'ai
pour ordre de me mettre à votre
disposition avec un véhicule. J'ai
aussi une lettre pour vous.

Il tend une enveloppe à Bigeard et prend son sac de l'autre main.

Bigeard ouvre la lettre.

On voit qu'elle est à en-tête de la Présidence de la République.

Il la lit puis se tourne vers Martial Chevalier.

BIGEARD-2
J'hallucine. Je suis convoqué le 14
juillet à Paris. Coty veut me
décorer Grand Officier de la Légion
d'Honneur devant tout le monde !

CUT

95 EXT. PARIS ESPLANADE DES INVALIDES - JOUR

1956. Marcel Bigeard est au garde à vous, en treillis impeccablement repassé.

Il salue.

Le Président René Coty va accrocher une décoration sur sa poitrine.

RENÉ COTY
Marcel Bigeard, la France est fière
de vous.
(../..)

RENÉ COTY (SUITE)
En vertu des pouvoirs qui me sont
conférés, je vous fais Grand
Officier de la Légion d'Honneur.

Plus tard, Marcel Bigeard est entouré d'une nuée de
journalistes.

Il leur dit une seule chose.

BIGEARD-2
Cette Légion d'Honneur, c'est moi
qui la porterai, mais ce sont mes
paras qui l'ont gagnée.

CUT

96 INT. PARIS PALAIS DE L'ELYSEE - JOUR

1956. Le Président Coty et Marcel Bigeard sont assis dans son
bureau à l'Elysée.

Ils discutent mais on n'entend pas ce qu'ils se disent.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Le lendemain, je suis reçu en
audience privée par le Président
Coty. Il me demande ce que je pense
de la situation en Algérie. Je vide
mon sac. Je lui dis qu'il faut agir
vite, très vite. J'en rajoute une
couche sur l'incohérence des
politiques qui décident de notre
sort sans rien comprendre à la
situation. Il y aura des fuites et
mes propos seront repris dans la
Presse. La hiérarchie militaire est
folle de rage. Plus tard, on saura
me le faire payer. Ce qui ne
m'empêchera pas de déclarer
quelques années après : "Pourquoi
l'Armée Nationale de Libération du
FLN n'a pas de généraux ? Parce
qu'elle a compris qu'ils ne servent
à rien."*

CUT

97 INT. CIEL AVION - NUIT

1956. Une cinquantaine de soldats sont regroupés autour de
Marcel Bigeard dans la carlingue d'un avion transport de
troupes. Ce sont de jeunes appelés qui partent en Algérie
accomplir leurs obligations militaires.

Il leur parle avec passion.

Ils boivent littéralement ses paroles. Certains posent des questions.

Le bruit assourdissant des moteurs de l'avion couvre les voix.

ZOOM OUT. ON SORT DE L'AVION PAR UN HUBLOT PUIS ON S'ÉLOIGNE DE L'AVION.

Il fait nuit. L'avion se détache sur un ciel clair. Une lumière rouge clignote au sommet de la carlingue.

L'avion s'éloigne vers l'horizon au soleil levant.

On comprend que Bigeard retourne à son régiment, sa convalescence achevée.

CUT

98 EXT. BONE QUAI DU PORT - JOUR

1956. Petit matin sur un quai.

Marcel Bigeard court sur le quai du port de Bône. C'est son footing de chaque matin.

Il croise trois algériens sans leur prêter attention.

A peine les a-t-il dépassés que l'un d'eux se retourne et tire sur Bigeard à trois prises avec un pistolet.

Bigeard s'écroule.

Les trois hommes reviennent sur leurs pas, visiblement pour l'achever.

Bigeard se relève péniblement et fonce sur eux.

Pris de frayeur, ils s'enfuient.

Un véhicule arrive à ce moment là.

Bigeard lui fait signe de s'arrêter et se penche à la fenêtre ouverte.

BIGEARD-2

Je suis blessé, pouvez-vous me
conduire à l'hôpital, s'il vous
plaît ?

LE CONDUCTEUR

(accent européen
clairement identifiable)
Vous êtes plein de sang, vous allez
tacher mes coussins.

Et il démarre, laissant Bigeard debout sur le quai.

Une autre voiture arrive.

Bigeard l'arrête.

BIGEARD-2
Je suis blessé, pouvez-vous me
conduire à l'hôpital, s'il vous
plaît ?

LE CONDUCTEUR
(accent algérois
clairement identifiable)

Bien sûr, mon ami, monte, monte !

La voiture quitte le port à toute vitesse.

CUT

99 EXT. BONE HOPITAL - JOUR

1956. Même scène que S90. Mais cette fois c'est l'hôpital de
Bône.

CUT

100 INT. HOPITAL CHAMBRE - JOUR

1956. Même scène que S91, mais le pansement est nettement
plus gros. Marcel Bigeard a toute la poitrine et le bras
bandés, et son visage montre que la blessure est nettement
plus grave.

CUT

101 EXT. ALGER AEROPORT - JOUR

1956. Marcel Bigeard et son secrétaire, l'adjudant Martial
Chevalier, montent dans un petit avion privé mis à leur
disposition par X. [*demander à Martial Chevalier*] pour
rentrer à Toul.

Embarquement.

Décollage.

On voit des images magnifiques de l'Algérie vue d'avion.

CUT

102 EXT. AJACCIO AERODROME - JOUR

1956. L'avion se pose à Ajaccio.

Même occasion de montrer l'Ile de Beauté. Escale technique pour refaire le plein de carburant.

Les deux hommes se font conduire en ville pour déjeuner.

CUT

103 EXT. AJACCIO RESTAURANT - JOUR

1956. Marcel Bigeard n'est pas complexé. Il est en treillis de combat mais choisit la terrasse d'un restaurant pour déjeuner avec son collaborateur Martial Chevalier.

Ils s'installent à la terrasse.

Il fait grand beau.

Le garçon vient les accueillir et prendre la commande.

Un plan serré sur son visage montre qu'il a reconnu qui est ce lieutenant-colonel à moitié momifié par ses bandelettes, surtout que la Presse et la Télévision naissante avaient relayé abondamment l'histoire de ces deux blessures graves à quelques mois d'intervalle.

Il prend la commande et rentre dans le restaurant.

Il s'adresse au patron, situé derrière son bar.

LE GARÇON

Patron, je crois que le type
blessé, là dehors, c'est Bigeard.

Les clients installés à l'intérieur (il n'y a que les touristes pour se mettre dehors en plein été en Corse) ont entendu.

Ils sortent tous et entourent la table des deux hommes.

Concert de félicitations.

Le patron du restaurant sort aussi, portant bien haut une bouteille d'un air triomphant.

Les gens qui circulent dans la rue s'arrêtent pour voir ce qui se passe, puis se mêlent à l'attroupement.

L'ambiance est à la célébration d'un héros.

FONDU ENCHAINE

104 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard tient à la main une photo N&B prise pendant la première bataille d'Alger.

BIGEARD-3 (V.O)

L'année 1957 va être pour mes hommes et moi riche en rebondissements. Massu m'a donné une mission, celle de pacificateur urbain à Alger. Pendant trois mois, nous allons remettre de l'ordre en ville. Ce sera la première bataille d'Alger. Grâce aux interrogatoires nous parvenons à tracer un organigramme de la structure terroriste à Alger, de son chef Larbi Ben M'Hidi au poseur de bombes en passant par les hommes de main et les divers responsables politiques ou militaires.

Bigeard prend une photo de Ben M'Hidi.

BIGEARD-3 (V.O) (SUITE)

L'objectif que je poursuis avec mes hommes, c'est Ben M'Hidi. Le 14 février, jour de mon anniversaire, se produit un fait inattendu qui va porter un coup très dur à l'adversaire. Un suspect arrêté nous parle d'un maçon qui construirait des caches pour les bombes. Il se trouve qu'il est déjà en prison depuis un mois.

FONDU ENCHAINE

105 INT. ALGER BUREAU - JOUR FLASH BACK

1957. Marcel Bigeard est dans son PC à Alger.

Il fait venir le maçon pour l'interroger, assisté du lieutenant Allaire.

BIGEARD-2

Tu es maçon ?

LE MAÇON

Oui, mon lieutenant

BIGEARD-2

Tu n'as jamais fait de caches ?

LE MAÇON

Si, mon lieutenant, j'ai fait des caches.

BIGEARD-2

Nom d'un chien ! Cela fait un mois que tu es ici, tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

LE MAÇON
Tu ne me l'as pas demandé.

BIGEARD-2
Où était ton dernier chantier ?

LE MAÇON
Place Kléber, chez le Bachaga
Boutaleb.

Bigeard se tourne vers Allaire.

BIGEARD-2
Prends dix gugus et va me chercher
fissa le Bachaga Boutaleb.

CUT

106 INT. ALGER BUREAU - JOUR

1957. Marcel Bigeard est assis à son bureau dans son PC. On frappe.

BIGEARD-2
Oui !

Deux hommes entrent.

C'est le lieutenant Allaire et un prisonnier, menotté.
L'homme est vêtu élégamment.

ALLAIRE
Veuillez décliner au colonel vos
nom, prénom et qualités.

BOUTALEB
Mon lieutenant, que signifient ces
façons ? Vous avez forcé la porte
de ma maison en mon absence, vous
prétendez y avoir trouvé des bombes
et maintenant vos hommes me
conduisent ici par la force au
mépris des lois !

ALLAIRE
Vos nom, prénom et qualités.

BOUTALEB
Mais...

ALLAIRE
Asseyez-vous. Nom, prénom et
qualités.

BOUTALEB
Boutaleb. Je suis bachaga et
chevalier de la Légion d'Honneur.

ALLAIRE
Félicitations. Où étiez-vous ces
derniers temps ?

BOUTALEB
Mon lieutenant, je demande un
avocat.

ALLAIRE
Je n'en ai qu'un, mais il est
fellagha, vous voulez que je le
sorte de sa cellule ?

BOUTALEB
Je veux un avocat qui aime la
France comme moi.

ALLAIRE
Et les bombes ?

BOUTALEB
Je ne parlerai qu'à un chevalier de
la Légion d'Honneur.

ALLAIRE
Vous avez tort. C'est une
décoration que l'on donne
maintenant aux danseuses et aux
joueuses d'accordéon. Vous ne
préférez pas la médaille militaire?
Celle-là, on la donne aux soldats.

BOUTALEB
Je vais parler, mon lieutenant. Si
vous m'écoutez bien, on retiendra
votre nom comme celui de Lyautey.

ALLAIRE
Parlez.

BOUTALEB
La cache, ce sont les fellaghas qui
m'ont obligé sous peine de mort.
Ils m'ont obligé aussi à cacher Ben
M'Hidi.

BIGEARD-2
Bon, allez, ça suffit. Boucle-le et
continue ton enquête.

CUT

107 INT. ALGER MAISON DE "PEREZ" - JOUR
1957. Maison bourgeoise à Alger, quartier chic.
Un facteur arrive et ouvre la porte avec sa clé.

Il entre dans l'immeuble.

Des parachutistes surgissent de la rue et entrent avec lui.

Le chef du détachement, le lieutenant Allaire, regarde le facteur et met un doigt devant sa bouche, puis il lui fait signe de faire son travail.

Le facteur frappe à la porte de la loge de la concierge.

Celle-ci ouvre.

Allaire dit en chuchotant à la concierge qu'ils souhaitent l'accompagner dans sa distribution du courrier dans les étages, l'immeuble n'ayant pas de boîtes à lettres.

La concierge obtempère.

ALLAIRE
(à voix basse)
Il y a bien un monsieur Perez, ici?

LA CONCIERGE
(à voix basse)
Oui, au troisième.

Ils montent ensemble au 3e étage.

Les parachutistes se cachent de chaque côté de la porte.

La concierge frappe.

LA CONCIERGE (SUITE)
Le courrier, Monsieur Perez.

La porte s'ouvre.

Un homme apparaît, en pyjama.

C'est Ben M'Hidi !

CUT

108 INT. ALGER BUREAU - JOUR

1957. Même scène que S105. On frappe à la porte du bureau de Marcel Bigeard.

BIGEARD-2
Oui !

Deux hommes entrent.

C'est le lieutenant Allaire et un prisonnier, menotté.
L'homme est vêtu élégamment. C'est Larbi Ben M'Hidi, le chef du FLN pour la région d'Alger. Il sourit poliment à Bigeard.

BIGEARD-2 (SUITE)
Asseyez-vous.

Ben M'Hidi s'assied.

BIGEARD-2 (SUITE)
Je vous enlève vos menottes si vous
me donnez votre parole d'honneur de
ne pas chercher à vous enfuir.

BEN M'HIDI
Vous savez très bien que si vous me
détachez, je sauterai par la
fenêtre et j'irai reprendre le
combat.

BIGEARD-2
Quel combat ?

BEN M'HIDI
Le combat pour une nation
algérienne libre et démocratique.

BIGEARD-2
Je comprends votre lutte, mais je
ne peux admettre de vous voir
massacrer par vos bombes des
femmes, des jeunes filles, des
gosses qui meurent à cause de vous
ou qui survivent les jambes ou les
bras arrachés.

BEN M'HIDI
Une bombe vaut mieux que cent
discours. Que la France quitte
l'Algérie et tout cela s'arrêtera.
La lutte armée n'est pas une fin,
c'est un moyen pour parvenir à nos
buts.

Ils continuent à s'entretenir, mais on n'entend plus ce
qu'ils se disent.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Au bout de dix jours, on m'a
informé que mon prisonnier devait
être transféré à l'Etat Major. Le
lendemain, j'apprenais que Ben
M'Hidi avait été retrouvé pendu
dans sa cellule, officiellement
"suicidé".*
(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)
*En réalité, le général Aussaresses
avouera sans remords quarante ans
plus tard, dans ses Mémoires
publiées en 2001, l'avoir exécuté
lui-même sur ordre du Garde des
Sceaux à l'époque, François
Mitterrand.*

CUT

109 INT. ALGER BUREAU - NUIT

1957. Marcel Bigeard est dans son bureau, il lit une lettre.

BIGEARD-2 (V.O.)
*Mon cher Bigeard, je vous invite à
quitter Alger en souplesse et sans
fanfare, dans l'intérêt de la
division et dans le vôtre, car si
des indiscretions créaient une
panique chez les civils, je serais
obligé de vous faire revenir. Signé
Massu.*

Il pose la lettre.

Il prend le temps de la réflexion.

Puis il prend un bloc de papier à lettres, un stylo et se met à écrire.

A la fin de sa rédaction, on entend :

BIGEARD-2 (V.O.) (SUITE)
*Le 3e RPC "Barnum Circus" déménage
et donnera ses représentations
ailleurs. Votre dévoué. Bigeard.*

Il signe la lettre, la met dans une enveloppe qu'il ferme, et écrit dessus GENERAL MASSU, puis la jette dans une corbeille courrier vide sur laquelle il est écrit COURRIER DEPART.

Ensuite il se lève et quitte la pièce.

FONDU ENCHAINE

110 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard regarde une photo prise pendant l'opération Agounenda.

Puis il regarde la caméra.

BIGEARD-3

En mai 1957, l'opération Agounenda nous a apporté une fois de plus le succès, mais au prix de lourdes pertes. 12 morts chez nous et 93 chez nos adversaires. Nous venons de vivre trois jours épuisants, trois jours de bataille, violente et acharnée, contre un ennemi qui s'est battu avec un courage auquel je veux rendre hommage. Nous éprouvons tous un sentiment de respect et d'estime pour ceux d'en face. Seuls ceux qui ont vécu de telles situations peuvent comprendre.

CUT

111 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard repose la photo.

Il regarde autour de lui ses souvenirs.

LA CAMÉRA SUIT SON REGARD, ET S'ARRÊTE SUR LA PHOTO DE RENÉ SENTENAC.

Plan serré sur la photo, qui devient floue.

FONDU ENCHAÎNE

112 EXT. TIMIMOUN OASIS - JOUR FLASH BACK

1957. Un camp méhariste au petit jour. Deux Toyota Land Cruiser sont garés non loin des tentes, près des chameaux. Sur les portières il est écrit en grosses lettres COMPAGNIE DES PETROLES.

Une dizaine d'hommes habillés en méharistes s'approche des tentes.

Ils y entrent deux par deux.

On entend des cris et des râles.

De deux tentes, certains ressortent en poussant un européen devant eux.

Les méharistes ont tous un grand couteau à la main.

Plan serré sur l'un des couteaux : du sang coule de la lame, on a compris.

D'autres méharistes apparaissent, portant des caisses de munitions et des armes.

Ils détachent les chameaux, y attachent les caisses, obligent les deux européens à monter dans les véhicules où ils prennent place à trois ou quatre.

Le groupe quitte le camp.

Un homme sort de l'une des tentes, il est blessé, il se tient le ventre des deux mains, il regarde les véhicules s'éloigner, puis bascule en avant, tombe sur le sol et ne bouge plus.

CUT

113 EXT. TIMIMOUN DUNE - JOUR

1957. Une cinquantaine de militaires progressent dans le désert. Ils grimpent vers le sommet d'une immense dune.

BIGEARD-3 (V.O)

*Le 10 novembre, je reçois un
télégramme urgent du Général Salan.
Retrouver la bande de méharistes
déserteurs, leur faire payer la
note et délivrer les otages
européens.*

Un sergent-chef fait signe à ses hommes de stopper la progression, puis termine l'ascension de la dune.

Arrivé en haut, sa silhouette se détache sur le ciel bleu.

On entend un coup de fusil.

Il tombe.

C'est René Sentenac.

Le lieutenant Roher, qui commande la section, se précipite pour le secourir.

Il atteint le sommet de la dune et se tient debout à côté de Sentenac.

Un autre tir, plan demi-serré sur le lieutenant.

Du sang gicle abondamment de son cou.

Il porte la main à sa blessure et s'effondre.

Des hommes s'approchent en rampant vers le haut de la dune et tirent Sentenac et le corps du lieutenant en bas.

Le radio appelle Bigeard.

LE RADIO

Bruno, ici 31, parlez.

BIGEARD-2

Ici Bruno, j'écoute.

LE RADIO

Bruno, le chef Sentenac a été gravement blessé par balle, et le lieutenant Roher est mort. Un tireur embusqué, probablement. On n'arrive pas à le voir. Il est au delà de la grande dune, cote xyz. Nos armes s'enrayent à cause du sable. Demandons instructions, parlez.

BIGEARD-2

Bruno à 31. Faites nettoyer vos armes deux par deux et placez sur le sol vos panneaux fluorescents sur vos musettes sinon le Piper n'arrivera pas à vous situer par rapport aux fellouzes. Ils sont probablement tout autour de vous. Restez en défensive. Formez un cercle. Utilisez vos grenades et vos lances grenades. Ne bougez plus. Gardez les corps et les blessés. Je vais faire venir un hélicoptère d'attaque pour contenir l'assaut des rebelles, en attendant un parachutage au nord de votre position de la 4e compagnie du capitaine Douceur. Nous allons les coincer en tenaille. Tenez bon, j'arrive.

Deux hélicoptères s'approchent.

L'un commence à tirer de l'autre côté de la dune, l'autre se pose en retrait.

Marcel Bigeard et le photographe Marc Flament en descendent.

Ils se précipitent vers les blessés.

Flamant commence à prendre des photos.

Bigeard s'accroupit à côté de Sentenac, qui gémit doucement.

BIGEARD-2 (SUITE)

Déconne pas, Sentenac, tu vas t'en sortir. Tu as fait Diên Biên Phu avec moi, tu as été blessé sept fois, tu vas t'en sortir.

SENTENAC

Non, c'est fini, mon Colonel. Justement, je connais les blessures.

(../..)

SENTENAC (SUITE)

(PAUSE)

Ma femme, mon fils...

Il ferme les yeux, grimace de douleur, puis rouvre les yeux et regarde Bigeard.

SENTENAC (SUITE)

Qui ose, gagne !

Puis il referme les yeux. Sa tête tourne doucement sur le côté.

A cet instant, tous les muscles de son visage se relâchent et son visage devient beau, apaisé, comme s'il dormait.

Bigeard approche une musette, soulève la tête de René Sentenac et la pose sur la musette.

Il passe une main dans ses cheveux, avec un geste plein d'affection, puis retire sa main.

Ensuite il se relève et part vers l'hélicoptère. Il a des larmes dans les yeux.

Marc Flamant s'approche de René Sentenac et prend la photo que l'on voit encore aujourd'hui dans le bureau de Marcel Bigeard à Toul.

114 EXT. ALGER PORT - JOUR

1958. Vue plongeante sur un grand terrain dans lequel le 3e RPC est rangé impeccablement.

Marcel Bigeard se tient devant un micro sur pied.

Il n'a plus sa casquette, mais porte son béret rouge.

Il quitte son commandement.

Contrairement au règlement, tous les officiers sont en ligne au premier rang, devant leurs hommes rangés par sections, au repos.

BIGEARD-2

On a toujours très mal quand on perd un être cher. Vous savez la place que vous tenez dans mon âme et dans mon coeur. Ma vie, ma joie, mes espoirs... 76 de vos camarades ont été tués, 220 ont été blessés. Que leur sacrifice ne soit pas vain. Où que nous soyons, restons dignes d'eux.

(PAUSE)

(../..)

BIGEARD-2 (SUITE)

Je n'entendrai plus vos chants au lever du jour, je ne vous verrai plus défiler, conscients de votre force. Je m'arrête, vous allez me faire pleurer. Bonne chance ! Que Dieu vous aide et vous garde !

Ensuite, il quitte le micro, salue chaque officier et lui serre la main [*même plan que dans le "Patton" de Schaffner*] puis monte dans un véhicule qui l'amène vers un bateau en partance pour la France.

CUT

115 EXT. PHILIPPEVILLE ECOLE - JOUR

1958. Entrée d'un grand bâtiment au dessus de la porte duquel il est écrit : "CIPGC DE PHILIPPEVILLE - CROIRE ET OSER".

LA CAMÉRA NOUS FAIT VISITER LE CAMP.

BIGEARD-3 (V.O.)

Le 20 avril, je suis de retour en Algérie, à Jeanne d'Arc, non loin de Philippeville, au bord de la mer, sur le site d'un ancien casino. Je suis chargé de créer un centre d'instruction à la guerre subversive. Peu de théorie, pas de parlottes, du sport, des sauts en parachute pour tous, déjà brevetés ou non. Sur une tour de vingt mètres de haut, je fais suspendre une immense flamme noire brodée d'or, avec la devise "CROIRE ET OSER". Le 10 mai, la première promo sort de l'école mettre en pratique dans le djebel ce qu'ils ont appris. La seconde promo sera quelque peu distraite à partir du 13 mai, puis les cours cesseront complètement parce que j'ai commis une erreur.

FONDU ENCHAINE

116 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard tient une photo d'un chat dans la main. Il s'adresse à la caméra :

BIGEARD-3

C'est Miquette, qui m'a valu de me faire virer de mon école de Philippeville.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

En juin 1958, peu de temps après l'accession du Général de Gaulle au pouvoir, mon ami journaliste et écrivain Jean Lartéguy est venu visiter l'école. Je le connaissais depuis longtemps. Nous avons parlé longuement de tout, et bien sûr des "événements" du mois de mai à Alger. Après, il est rentré en France et a publié un article sur sa visite dans le magazine Paris-Presse, qui disait notamment ceci : *"Lorsque je le rencontre, le colonel Bigeard est en bottes de saut et veste camouflée. Il est accroupi sur ses talons et parle à sa chatte, Miquette, que lui a donnée le général Salan : "Alors Miquette, Papa Salan a pas voulu que Bigeard aille au Forum ?".* Quand il découvre ces lignes, naturellement, "Papa Salan" a failli faire une attaque. Il m'a convoqué et a exigé que je démente ce que j'avais raconté à Lartéguy. Evidemment, j'ai refusé. Alors il m'a donné quarante huit heures pour quitter l'Algérie. L'école a fermé peu après.

FONDU ENCHAINE

117 EXT. SAIDA CAMP - JOUR FLASH BACK

1959. Une route mène à une immense zone militaire où se trouvent plusieurs régiments.

Un véhicule progresse.

LA CAMÉRA EST DANS LE VÉHICULE.

On passe devant l'entrée d'un premier camp.

Une pancarte : 8e régiment d'infanterie motorisée.

Puis voilà un autre camp, situé de l'autre côté de la route.

C'est le 14e bataillon de Tirailleurs algériens.

Enfin, un troisième, le 23e régiment de Spahis.

LA CAMÉRA EST MAINTENANT EN DEHORS DE LA VOITURE. ELLE PLONGE À L'INTÉRIEUR.

On reconnaît Marcel Bigeard. Il est maintenant colonel "plein". Il a été rappelé de son exil forcé. Il vient de recevoir du général Challe le commandement de ces trois

unités.

Un chauffeur conduit la voiture. Bigeard est assis devant.

Derrière se trouvent le commandant Peretti et le capitaine de Llamby.

Bigeard se tourne vers Peretti.

BIGEARD-2

Qu'est-ce qui est prévu, Peretti ?
On m'attend ? On commence où ?

PERETTI

Aucune idée, mon Colonel. Je ne
connais personne dans aucune de ces
trois unités, et le Général a été
un peu... elliptique.

BIGEARD-2

Qu'en penses-tu, Llamby ?

DE LAMBY

Mon Colonel, fidèle à notre esprit,
je propose de la jouer "politique"
et de commencer par le 14, puis le
23, puis le 8.

PERETTI

Je suis d'accord, mon Colonel.

Bigeard s'adresse au chauffeur.

BIGEARD-2

Amène-nous chez les Tirailleurs.

Le véhicule fait demi-tour et se présente à l'entrée du 14e
BTA.

Il stoppe devant la barrière.

Une sentinelle s'approche, salue, puis ouvre la barrière.

La voiture démarre.

Au même instant, la porte du poste de police s'ouvre et un
officier en treillis de l'armée française, casquette
"Bigeard" sur la tête, sort et s'approche du véhicule, puis
salue, tout sourire.

BIGEARD-2 (SUITE)

(étonné et ravi)
Grillot !

Il se tourne vers le chauffeur.

BIGEARD-2 (SUITE)

Arrête ta bagnole.

Il sort de la voiture et prend le lieutenant Grillot dans ses bras.

BIGEARD-2 (SUITE)

Qu'est-ce que tu fais là, Georges ?

GRILLOT

Bienvenue au 14e BTA, mon Colonel !

CUT

118 INT. SAIDA BUREAU - JOUR

1959. Marcel Bigeard est assis dans un fauteuil, dans son bureau de Chef de corps, la pipe à la bouche. Autour de lui, dans d'autres fauteuils ou sur des chaises, ses officiers.

La plupart sont des anciens d'Indochine.

BIGEARD-2

Messieurs, nous avons cinq mille hommes ici et nous n'avons pas vraiment le temps de tous les former. J'ai donc décidé de créer un noyau opérationnel de mille quatre cents hommes qui seront prêts à intervenir à tout moment. Llambly, tu montes un Deuxième Bureau chargé du renseignement. Gaget, tu bosses avec Llambly pour créer un commando "Rens". Appelle-le "Commando Cobra"

(PAUSE)

A cause des lunettes ! Grillot, je veux aussi une unité composée d'algériens du cru, si possible des rebelles repentis. Ils nous permettront d'infiltrer les réseaux FNL et ALN. Sors-les de prison, parle-leur de dignité, de liberté. Explique-leur que c'est nous les Gentils et qu'ils ont tout intérêt à bosser pour leur pays au lieu d'enrichir les troupes des fellouzes qui dépouillent les pauvres gens au nom d'un soi-disant impôt révolutionnaire. Appelle ton commando comme tu veux. "Georges", ça sonne bien.

Ils continuent à parler ensemble, mais on n'entend plus leurs voix.

BIGEARD-3 (V.O.)

Grillot a rencontré un succès considérable avec son commando Georges.

(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)

Il en a d'abord trouvé une poignée à former, tous contents qu'ils étaient de sortir de prison, et il a même dormi une nuit avec eux dans la nature. Il n'était pas sûr d'être vivant le lendemain, mais tout s'est bien passé.

(PAUSE)

Evidemment, après le départ de nos troupes d'Algérie en 62, ce qui devait arriver arriva et les hommes du Commando Georges furent massacrés comme les Harkis que la France n'a pas voulu accueillir.

(PAUSE)

Je n'étais plus là, je n'ai rien pu faire. Et de toutes façons si j'avais été là, qu'aurais-je pu faire ?

FONDU ENCHAINE

119 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard prend une autre photo.

C'est le général de Gaulle, en visite officielle à Saïda en août 1959.

BIGEARD-3

Quand nous avons appris que de Gaulle allait venir nous rendre visite, on n'en menait pas large. Un jour, quelqu'un de la Préfecture d'Alger est arrivé avec un immense portrait du Général et m'a demandé de l'accrocher derrière moi dans mon bureau. Pas question. Derrière moi, il y a toujours la même photo de René Sentenac. De plus, le tableau était tellement grand qu'il aurait caché aussi les diverses photos de Flament. Donc j'ai demandé discrètement à un photographe d'en faire une copie réduite, laquelle copie a été accrochée sur le linteau de la porte de mon bureau. Quand de Gaulle est sorti de la pièce, il a vu la miniature. Je ne sais pas ce qu'il en a pensé, mais je n'en ai jamais entendu parler...

Il marche de nouveau vers la fenêtre, croise les mains dans son dos et regarde le jardin.

BIGEARD-3 (SUITE)

Après, tout a mal tourné. Fin 59 mon fidèle adjoint, Zga, a été assassiné à Alger dans sa voiture d'un coup de pistolet alors qu'il accompagnait sa fille à une fête foraine. Et puis début 60, il y a eu l'affaire des Barricades. Les activistes pro Algérie française n'avaient pas trop apprécié les déclarations de de Gaulle sur l'autodétermination. J'ai envoyé Flament, le photographe de l'unité, à Alger en voiture pour prendre contact discrètement avec les leaders des barricades. Il a joué les commandos et a trouvé un avion pour rentrer plus vite. Mais il a été poursuivi par la chasse car l'aéroport était fermé au trafic civil et son pilote n'avait pas reçu l'autorisation de décoller. Comme il s'est posé sur notre aérodrome, j'ai reçu presque immédiatement une demande d'explications du commandement. J'ai répondu que c'était le sergent-chef Flament qui revenait d'Alger où il était allé chercher des pellicules. Un chef doit parfois savoir couvrir ses hommes...

Il quitte la fenêtre et vient s'asseoir derrière son bureau.

Derrière lui, la photo de René Sentenac prise par Flament le jour de sa mort.

Il écarte les bras d'un geste fataliste, puis continue en regardant la caméra, comme s'il prenait le spectateur à témoin :

BIGEARD-3 (SUITE)

Je suis légaliste. Les ordres sont les ordres, mais la situation m'empêche de dormir. La France va lâcher les Français en Algérie, cela devient évident. Finalement, j'ai rédigé à Aïn Séfra et fait porter à la Presse une déclaration dans laquelle je confirmais mon indépendance de pensée et d'action.

CUT

120 INT. ORAN MAISON DE LA RADIO - JOUR FLASH BACK

1960. Le chef de station est assis à son bureau. Des papiers

partout, un désordre indescriptible.

On frappe à sa porte.

CHEF DE STATION
(voix forte et énervée)
Oui !

Un homme rentre avec une feuille de papier à lettres dans les mains.

L'HOMME
(l'air ravi)
Chef, regardez un peu ce que l'on vient de nous apporter de chez Bigeard.

Le chef de station prend la lettre et la lit à voix haute.

CHEF DE STATION
"Dans les circonstances particulièrement graves que nous traversons, au moment où rien n'est clair, où chacun s'interroge, hésite, où des intérêts personnels commencent à se dévoiler, de mon poste d'Aïn Séfra où je continue la lutte contre le FLN, j'estime de mon devoir de faire connaître à mes camarades de combat, d'hier et d'aujourd'hui, mes sentiments." Bla bla, bla bla. Et bien, on va publier tout ça !

CUT

121 INT. SAIDA BUREAU - JOUR

1960. Marcel Bigeard est assis à son bureau, soigneusement rangé. A gauche, une corbeille courrier, à droite un cendrier.

Il lit un message, puis s'adresse à Martial Chevalier, son secrétaire, en train de taper à la machine assis à une autre table, un peu sur le côté :

BIGEARD-2
(air résigné)
Je suis convoqué à Paris à cause des remous causés par ma déclaration. J'aurais mieux fait de me taire.

CUT

122 EXT. ORLY AEROPORT - JOUR

1960. Marcel Bigeard descend de l'avion qui l'a amené à Orly.

En bas de la passerelle se trouve garée un fourgon de la Police. Les portes arrière sont ouvertes.

A ses côtés, un groupe de CRS regarde le voyageur.

L'un d'eux s'approche de Bigeard et le prend par le bras avec autorité.

Bigeard le fusille du regard.

L'autre comprend qu'il vaut mieux ne pas insister et lui lâche le bras, puis lui montre l'arrière du véhicule pour l'inviter à monter.

La camionnette démarre.

CUT

123 INT. PARIS MINISTERE DE LA GUERRE - JOUR

1960. Bureau du général Le Puloch, Chef d'Etat Major de l'Armée de Terre.

Le général est assis derrière son bureau.

Le colonel Bigeard est debout, au garde à vous.

LE PULUCH
(voix autoritaire et désagréable)
Bigeard, de quel droit avez-vous rédigé cette déclaration ? Vous exagérez ! Pour qui vous prenez-vous ? Challe m'a demandé soixante jours d'arrêts contre vous. Je les ai signés. Maintenant sortez !

Bigeard salue impeccablement, comme d'habitude, fait un demi-tour réglementaire et sort sans un mot.

124 INT. ORAN BUREAU - JOUR

1960. Bureau du général Gambiez, commandant la zone.

Le général est assis derrière son bureau.

Le colonel Bigeard est debout, au garde à vous.

GAMBIEZ
(voix douce mais inquiète)
Repos, Bigeard.

Bigeard se met au repos.

GAMBIEZ (SUITE)

Bigéard, faites-vous partie d'un complot ?

BIGEARD-2

Vous savez bien que non, mon Général.

GAMBIEZ

Bien. Alors n'en parlons plus.
Allons déjeuner. Nous rejoindrons ensemble Aïn Séfra en hélicoptère.

CUT

125 EXT. AÏN SEFRA PLACE D'ARMES - JOUR

1960. Les trois régiments sous les ordres du colonel Bigéard sont alignés impeccablement, avec tous leurs officiers.

Celui-ci est debout devant un micro sur pied.

Il va faire un bref discours dans lequel il annoncera avoir été relevé de son commandement et devoir rentrer à Paris pour purger sa peine.

On n'entend pas ce qu'il dit. A la place :

BIGEARD-3 (V.O.)

Ironie du sort, c'est Challe qui a demandé cette punition. Il ne savait pas encore qu'il prendra la tête des généraux factieux seize mois plus tard...

A la fin de la cérémonie, Bigéard se dirige vers sa voiture.

Tous ses cadres, officiers et sous-officiers, l'entourent.

Le colonel de Sèze s'approche et enlève sa casquette.

DE SEZE

Si vous me permettez, mon Colonel,
je vous embrasse.

Puis c'est le tour du sergent-chef Martial Chevalier, le "fidèle" :

MARTIAL CHEVALIER

Courage, mon Colonel, je vous
rejoindrai dès que possible.

Le sergent-chef Flament prend quelques clichés, puis on l'entend murmurer :

FLAMENT

Tant de banderas pour en arriver
là!

CUT

126 INT. TOUL MAISON BIGEARD - JOUR

1960. La Sophie, sa mère, l'accueille sur le pas de la porte.

Pour une fois, elle ne présente pas le visage sévère auquel
son fils a toujours été habitué.

LA SOPHIE

Tu subis une injustice. J'ai écrit
au Général de Gaulle. Il n'y a que
moi qui ait le droit de te punir.

BIGEARD-2

(léger air de réprobation)

Maman...

Ils entrent dans la maison.

La Sophie prend une enveloppe non cachetée sur un guéridon,
en extrait une feuille de papier à lettres et la tend à son
fils.

LA SOPHIE

Lis.

Bigeard prend la lettre, la lit puis la déchire calmement.

BIGEARD-2

Maman, laisse tomber, tu sais bien
que je ne m'abaisserai devant
personne. Je préfère crever
d'ennui.

Le téléphone sonne. Bigeard décroche le combiné.

BIGEARD-2 (SUITE)

Colonel Bigeard, à qui ai-je
l'honneur ?

Il écoute, puis :

BIGEARD-2 (SUITE)

Bien reçu.

Il repose le combiné et regarde sa mère.

BIGEARD-2 (SUITE)

Je dois me rendre à Marseille pour effectuer mes soixante jours d'arrêt, mais avant je dois faire un saut à Metz chez le général commandant la Région pour signer ma punition.

CUT

127 INT. METZ BUREAU - JOUR

1960. Bureau du général commandant la 6e Région militaire.
Le général est assis derrière son bureau.
Le colonel Bigeard est debout, au garde à vous.

LE GENERAL

(voix chaleureuse)

Mettez-vous au repos, Bigeard.

Bigeard se met au repos.

LE GENERAL (SUITE)

Vous voyez, la vie est ainsi faite. Vous avez beaucoup d'ennemis, mais je ne tiens pas à vous voir faire de la prison à Marseille. Je pense qu'après toutes vos campagnes vous devriez faire vérifier un peu votre machine. Je vous envoie à l'hôpital de Nancy pour un check-up. Allez. Pouvez disposer.

Bigeard salue, fait son demi-tour réglementaire et sort.

BIGEARD-3 (V.O.)

J'ai passé une semaine à l'hôpital Sédillot. Examens, analyses et tout et tout. Résultat, pension et convalescence de quatre mois, ce qui me fait éviter la prison. Au bout de cinq mois, je reçois un appel téléphonique de la Direction du Personnel militaire de l'Armée de Terre, qui me demande si ma santé me permet de partir pour l'Afrique. Evidemment, j'ai dit oui et peu de temps après j'ai reçu ma nouvelle affectation : commandant du 6e régiment inter-armes d'Outre-mer (RIAOM) à Bangui, en République centrafricaine.

(PAUSE)

(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)
*La veille de mon départ, mes malles
étaient bouclées, je reçois un
appel du général Massu.*

CUT

128 INT. TOUL BUREAU - JOUR

1960. Bureau de Marcel Bigeard. Le téléphone sonne.

Il répond.

BIGEARD-2
Colonel Bigeard, à qui ai-je
l'honneur ?

MASSU
(voix déformée par le
téléphone)
Ici le Général Massu. Ne vous
laissez pas embarquer en Afrique,
restez en France.

BIGEARD-2
Trop tard, mon Général, les dés
sont jetés.

CUT

129 EXT. BOUAR CAMP - JOUR

1960. Un avion civil se pose sur un vague terrain d'aviation.

Pas de tour de contrôle, pas de bâtiments. Rien. Juste une
piste en terre battue rouge orientée plein nord, une baraque
et une citerne de carburant pour refaire le plein. Nous
sommes à Bouar, à 400 km au nord-ouest de Bangui, la capitale
de Centrafrique, non loin de la frontière avec le Cameroun.

Marcel Bigeard descend de l'avion.

Un vieux camion militaire GMC couvert de poussière rouge
l'attend pour l'emmener au camp Leclerc.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Finalement, ce camp où je suis
arrivé la mort dans l'âme, avec
l'envie brûlante d'en partir au
plus vite, va s'avérer une
expérience de trente mois
intéressante et positive.*

Le véhicule entre dans le camp.

Pas de barrière, pas de sentinelle, pas de poste de police.
Rien. Un camp paumé dans la jungle qui est partout.

BIGEARD-3 (V.O.)

Mon prédécesseur, un polytechnicien, a été relevé pour inefficacité. Inefficacité à faire quoi ? Ici, visiblement, rien ne se passe. A peine arrivé, je réunis mes cadres.

CUT

130 INT. BOUAR CAMP - JOUR

1961. Marcel Bigeard est dans son bureau. Ses officiers autour de lui. Il vient d'arriver. La différence avec les cadres du 3e RPC est évidente. Nonchalance, tenues dépareillées, vague hostilité dans le regard de certains. Que vient faire ce héros d'Indochine et d'Algérie dans notre trou?

BIGEARD-2

Je suis là pour trente mois. Je me considère donc comme africain. Je suis parmi vous par mesure disciplinaire. Je n'ai pas demandé à venir. Je n'ai rien à perdre ni à gagner. Si vous ne me suivez pas, je rentre en France et je quitte l'Armée.

BIGEARD-3 (V.O.)

Le courant passe, je le sens aussitôt, c'est gagné ! Six mois après mon arrivée, le camp est méconnaissable. Un stade, une piscine, une chapelle, un temple, un club hippique et des mess qui ressemblent à des restaurants. Peu de temps après la fin des travaux, un Contrôleur de l'Armée arriva de Paris.

CUT

131 EXT. BOUAR CAMP - JOUR

1961. Un véhicule couvert de poussière se présente à l'entrée du camp.

MÊME PRISE QUE DANS LA SCÈNE 128.

L'entrée du camp est magnifique. Deux petits murets en pierre, peints en blanc immaculé, se rejoignent en voûte à quatre mètres du sol. Un splendide panneau affiche 6e RIAOM CAMP LECLERC. Une barrière horizontale peinte en rouge et

blanc est abaissée. Une sentinelle est debout derrière la barrière. Elle regarde arriver le véhicule sans un geste. La (vraie) force tranquille. On ne passe pas.

La voiture s'arrête.

Le chauffeur passe la tête par la vitre ouverte de sa portière.

La sentinelle fait le tour de la barrière et s'approche.

Elle s'entretient avec le chauffeur, lui désigne un bâtiment de la main, puis regarde dans le véhicule qui est assis à l'arrière.

Ensuite elle se recule et salue impeccablement, puis lève la barrière.

La voiture démarre.

LA CAMERA SUIT LA VOITURE. VUE DU CAMP EN TRAVELLING.

Il est 17 heures. Les cadres sont tous au bar du Mess.

La voiture se gare devant le Mess.

Les emplacements de stationnement sont soigneusement marqués sur le sol avec de petites pierres peintes en blanc. A l'intérieur du bâtiment, on entend des hommes chanter.

C'est à toi-re, c'est à toi-re. C'est à boire qu'il nous faut. Oh oh oh oh !

Le Contrôleur général descend du véhicule et entre dans le Mess.

Il salue, comme c'est la coutume dans les Mess non mixtes, donc réservés exclusivement aux militaires, puis fait trois pas et regarde autour de lui.

Il est visiblement surpris, de l'ambiance, de la propreté, de la tenue vestimentaire des personnels présents.

Il cherche le chef de corps du regard.

Bigeard l'a vu entrer. Il ne le connaît pas.

Il se précipite vers lui, s'arrête à six pas et salue.

BIGEARD-2

Mes devoirs, mon Général. Nous n'avons pas été prévenus de votre venue. Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur ?

LE CONTROLEUR GENERAL
(voix glaciale)
J'ai l'honneur de vous demander de
m'accompagner dans votre bureau.

Les deux hommes sortent et se rendent au bâtiment d'Etat Major.

Ils entrent dans le bureau de Bigeard.

LE CONTROLEUR GENERAL (SUITE)
(voix moins glaciale, mais
encore un peu dubitative)
Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Je
suis venu inspecter ce camp l'année
dernière, je n'y ai trouvé que des
tire au flanc imbibés de bière
tiède vautrés à l'ombre de
bâtiments délabrés, et aujourd'hui
je me crois à St Cyr...

BIGEARD-2
Mon Général, je suis arrivé ici il
y a six mois, en remplacement du
précédent chef de corps qui a été,
semble-t-il, muté pour
incompétence.

LE CONTROLEUR GENERAL
Je sais, j'y suis pour quelque
chose. Avec quels fonds avez-vous
fait tous ces travaux ?

BIGEARD-2
Mon Général, nous avons ici une
compagnie du génie encadrée
d'excellents officiers. Nous
réalisons des travaux au profit de
la République Centrafricaine sous
ma responsabilité. J'espère ne pas
avoir outrepassé ma capacité
d'initiative locale.

Les deux hommes continuent à parler, mais l'ambiance devient
visiblement beaucoup plus chaleureuse.

Par la fenêtre ouverte, on entend de nouveau le chœur qui
vient du Mess.

**C'est à boi-re, c'est à boi-re. C'est à boire qu'il nous
faut. Oh oh oh oh !**

FONDU ENCHAINE

132 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard prend une autre photo.

On le voit tenant sa femme par les épaules, laquelle tient leur fille par le cou.

BIGEARD-3

Les mois ont passé. Après la visite de l'ambassadeur de France à Bangui, Roger Barberot, un type brillant, puis l'arrivée inattendue de mon fidèle Chevalier, qui avait réussi à se faire muter à Bouar (les gars de la DPMAT n'en sont pas encore revenus : un volontaire pour Bouar), c'est Gaby et Marie-France qui débarquent. Marie-France a quinze ans, elle étudie par correspondance. C'est d'ici, en 1961, que j'ai vécu à distance le putsch tragique des généraux en Algérie. J'avais une telle réputation que Barberot est venu en voiture de Bangui la nuit même où il apprenait la nouvelle pour me revoir et me demander mes intentions, comme si j'allais sauter sur Alger ! Il s'est tapé 400 km de piste en pleine nuit. Tant de gens ne savent pas ce que c'est que la loyauté. Il avait peur de quoi, l'ambassadeur ?

FONDU ENCHAINE

133 INT. TOUL CHAMBRE - JOUR FLASH BACK

1963. Une femme âgée est couchée dans un grand lit. Elle semble malade. Un chat siamois est couché sur le lit.

BIGEARD-3 (V.O.)

*Quand je suis rentré de
Centrafrique, j'ai trouvé ma mère
au lit. Cancer.*

Bigeard entre dans la chambre.

Il s'approche de sa mère, "la Sophie", et dépose un baiser sur son front, puis gratouille la tête du chat.

LA SOPHIE

Ah, c'est enfin toi ? Tu ne m'as pas écrit souvent.

Il s'assied et commence à raconter ses souvenirs de ces presque trois années passés loin d'elle. Pendant ce temps :

BIGEARD-3 (V.O.)

*Je lui ai tout raconté, à la
Sophie.*

(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)

Elle était avide de savoir ce que j'avais fait en Afrique. Ensuite elle m'a demandé ce que j'allais faire maintenant. "Aucune idée", lui ai-je répondu. Je ne savais pas encore que l'on m'enverrait à l'Ecole de Guerre. Une école où des gens qui ont perdu toutes les guerres prétendent m'apprendre à combattre. Ce serait risible si ce n'était pas triste. Et puis un jour, le bonheur. J'ai reçu ma nouvelle affectation : le commandement de la 25e Brigade parachutiste à Pau. Avec tous les régiments que j'ai commandés en même temps, moi simple colonel, et les quelques décorations récoltées depuis vingt ans, quelqu'un a dû se souvenir que je pouvais peut-être recevoir un jour les deux étoiles dont Massu m'avait parlé en Algérie...

CUT

134 EXT. PAU ETAT MAJOR - JOUR

1964. Façade de l'Etat Major de la 25e BP à Pau.

Une Citroën DS 21 gris foncé entre dans la cour principale du bâtiment, puis vient se garer sur un emplacement marqué LE GENERAL.

Marcel Bigeard en sort, toujours vêtu de son éternel treillis de combat, éternellement bien repassé, béret rouge sur la tête.

Il monte les marches de l'escalier principal deux par deux et entre dans le bâtiment.

BIGEARD-3 (V.O.)

A peine arrivé à Pau, coup de téléphone de Gaby, qui ne m'avait pas encore rejoint. Ma mère est au plus mal. Je saute dans ma DS 21 et repart pour Toul en pleine nuit. Je suis arrivé à l'aube.

CUT

135 INT. TOUL CHAMBRE - NUIT

1964. La même chambre que la scène 132. La Sophie est dans son lit, le visage d'une blancheur cadavérique.

En entendant quelqu'un entrer, elle ouvre les yeux, tourne la tête vers la porte et trouve la force de dire :

LA SOPHIE

Ah, c'est toi. Alors, ces étoiles ?

BIGEARD-3 (V.O.)

*Et pour la première fois de ma vie,
je lui ai menti.*

BIGEARD-2

Ca y est, Maman, c'est fait.

LA SOPHIE

(soupirant)

Je le savais bien.

Puis elle incline la tête sur le côté. C'est fini.

BIGEARD-3 (V.O.)

*On a dit quelque fois : "Qu'est-ce
qui fait courir Bigeard ?" Je crois
que c'était la crainte de décevoir
ma mère. Maintenant, je ne dois pas
décevoir son souvenir.*

CUT

136 EXT. FOIX RUE - JOUR

1965. Marcel Bigeard et son secrétaire, le "fidèle Chevalier"
sont à Foix.

Ils regardent le bâtiment où il a fait prisonnière la
garnison allemande en 1944 sur un coup de poker : 50 contre
1200.

BIGEARD-2

Que de chemin parcouru, hein
Martial ?

MARTIAL CHEVALIER

Oui. Qu'est-ce que vous avez dû
marcher...

BIGEARD-2

Tiens, en fait de marcher, on
rentre à Pau à pied ? Chiche ?

MARTIAL CHEVALIER

Chiche.

Bigeard retourne vers leur voiture et s'adresse au chauffeur
qui les attendait.

BIGEARD-2
Nous rentrons à pied. Trouve des
boîtes de ration, de l'eau, et suis
nous à distance.

Les deux hommes partent sur la route.

On entend le chant :

**Debout, les Paras, il est temps de marcher sur la route au
pas cadencé**

en entier.

CUT

137 EXT. ROUTE - JOUR

1965. Paysage de campagne.

Bigeard et Chevalier montent un chemin. Ils arrivent à une
métairie abandonnée.

BIGEARD-2
Tu vois, c'est ici que j'ai
rencontré le "commandant Royo" le
jour de notre parachutage en août
1944, avec Probert, Deller et
Casanova.

CUT

138 EXT. ROUTE - JOUR

1965. Bigeard et Chevalier marchent.

Au détour d'un virage, leur voiture les attend.

Ils prennent un rapide repas tiré des boîtes de rations que
leur tend le chauffeur, une gorgée d'eau ou deux et les voilà
repartis.

Le soir tombe.

Ils s'écroulent dans un champ en bordure de la route, puis
repartent au bout de trois heures de sommeil volé à la nuit.

CUT

139 EXT. ROUTE - NUIT

1965. Même scène que la précédente, mais le ciel est d'un
bleu foncé lumineux.

Deux silhouettes marchent.

On entend fredonner :

Debout, les Paras, il est temps de marcher sur la route au pas cadencé.

CUT AU NOIR

140 EXT. PAU ETAT MAJOR - JOUR

1965. Marcel Bigeard et Martial Chevalier arrivent au bâtiment de l'Etat Major de la garnison, où se trouvent les PC de deux brigades, l'autre étant commandée par le colonel Langlais.

Ils sont couverts de poussière, leurs Rangers sont presque blanches.

Ils montent les escaliers marche par marche, difficilement.

Ils se dirigent vers les bureaux de la brigade de Langlais.

Bigeard entre dans le secrétariat où une jeune femme en tenue de PFAT tape à la machine.

Chevalier se penche pour regarder la machine à écrire.

MARTIAL CHEVALIER
(admiratif)
Ah, une Olympia.

BIGEARD-2
(s'adressant à la
secrétaire)
Il est là ?

LA SECRETAIRE
Oui, mon Colonel. Il est seul, vous pouvez entrer.

Bigeard frappe à la porte et entre sans attendre.

Chevalier le suit. Voyant le colonel Langlais assis derrière son bureau, il salue.

Les deux hommes se dirigent vers un coin-salon.

Bigeard se laisse tomber dans un fauteuil.

Chevalier reste debout, en retrait, respectueux.

Langlais les regarde avec un air amusé.

LANGLAIS
Tu as l'air fatigué, Bruno.

BIGEARD-2

Tu parles, mon général, on vient de se taper deux cents bornes à pied, en quarante deux heures non stop !

FONDU ENCHAINE

141 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard pose la photo qu'il avait dans les mains et en prend une autre.

BIGEARD-3

Ca, c'est le Palais Niel à Toulouse. Quand Langlais est passé général, il est venu ici commander la 11e Division d'Intervention, future 11e division parachutiste. Fin juin 66, il est parti à Dakar prendre le commandement des Forces françaises Terre au Sénégal, poste que j'allais occuper après lui. Je suis arrivé ici le 1er juillet pour lui succéder, et j'étais toujours colonel. Un an après, jour pour jour, j'étais à Pau, invité à déjeuner par le général Lalande, qui m'avait succédé. Je rentre en voiture le soir chez moi. Gaby, radieuse, m'ouvre la porte et me dit : "J'ai entendu à la radio que tu venais d'être nommé général !" Evidemment, j'en ai été fier, mais ces étoiles sont arrivées trop tard. J'aurais bien aimé de pas mentir à ma mère sur son lit de mort.

CUT

142 EXT. DAKAR AEROPORT - JOUR FLASH BACK

1968. Marcel Bigeard descend d'un avion de la Compagnie Air France.

Il est en grande tenue blanche "15 ter" de cérémonie outre-mer, avec képi brodé et gants blancs à la main.

En bas de l'échelle (nous sommes en 1967, il n'y a pas encore de passerelles télescopiques) se tient l'Ambassadeur de France au Sénégal.

Les deux hommes se serrent la main, puis Bigeard avise un officier légèrement en retrait, qui le regarde fixement.

BIGEARD-2

Allaire ! Ca alors, qu'est-ce que tu fais là ?

ALLAIRE

Mes devoirs, mon Général. Je suis venu vous accueillir et vous conduire à l'Etat Major.

BIGEARD-2

En voilà une bonne surprise ! Y en a-t-il d'autres ?

ALLAIRE

Je ne sais pas, mon Général, c'est vous qui verrez.

Bigeard et l'ambassadeur montent dans une voiture officielle avec le colonel Allaire.

Ils traversent la ville.

Les images donnent envie d'y venir faire du tourisme.

CUT

143 INT. DAKAR ETAT-MAJOR BUREAU - JOUR

1968. Marcel Bigeard et le colonel Allaire discutent dans le bureau du premier.

BIGEARD-2

C'est pas la pression de Diên Biên Phu ou de Bône par ici, hein, Allaire ?

ALLAIRE

Vous savez, mon Général, votre place ici a surtout une fonction de représentation. Le 10e BIMA a un super patron, dont j'ai l'honneur d'être le C2. Les autres unités sont tout aussi autonomes.

BIGEARD-2

Bon. Alors on a le temps de sauter, si je comprends bien ?

Il appelle sa secrétaire par la porte ouverte de son bureau.

BIGEARD-2 (SUITE)

France ?

LA SECRETAIRE

Oui, Général ?

BIGEARD-2
Qu'est-ce que je fais demain ?

LA SECRETAIRE
(après avoir consulté son agenda)
Il n'y a rien de prévu, Général.

BIGEARD-2
(regardant Allaire)
Bon, alors un saut en mer, et ensuite déjeuner à la Datcha, ça te dit ?

ALLAIRE
Tout à fait, mon Général.

BIGEARD-2
Allaire, Si tu m'appelles encore une fois mon Général quand on est seul, c'est soixante jours, ok ?

ALLAIRE
Oui, Bruno.

CUT

144 EXT. CIEL AVION - JOUR

1968. Marcel Bigeard et Jacques Allaire sautent d'un Nord 2501.

Sous leurs pieds, l'océan atlantique d'un bleu presque turquoise.

Ils sautent d'une altitude pas trop élevée pour éviter d'être déportés trop loin du bateau qui les attend, mais le vent se lève sur la lagune et ils franchissent le rivage.

Bigeard se pose dans la cour d'une maison, mais Allaire a moins de chance et percute une ligne à haute tension.

Son parachute se déchire et il tombe sur le sol, inconscient.

Un infirmier sénégalais qui a vu la scène se précipite pour le ranimer par un bouche à bouche. Allaire reprend vie.

Les Pompiers, appelés par des témoins, le prennent en charge et l'emmènent à l'hôpital.

Bigeard est en slip de bain et en sandalettes. Il se présente au responsable des Pompiers et exige de l'accompagner.

A la sortie des urgences, Allaire est conduit dans une chambre. Il est conscient. Une fois installé, Bigeard lui dit:

BIGEARD-2

Se sortir du merdier de Diên Biên Phu et finir comme ça, rôti, ça aurait été idiot.

BIGEARD-3 (V.O.)

Heureusement, il s'en est bien sorti et n'a gardé aucune séquelle à part une cicatrice qui lui court de l'épaule au mollet droits. A l'hôpital, pour tuer le temps, il lisait le best-seller du moment, Les mémoires de Papillon. C'est de là que m'est venue l'idée de commencer à écrire aussi mes mémoires, vu que j'avais tout le temps qu'il me fallait, et j'avais à mes côtés un compagnon des premiers jours à la mémoire phénoménale.

CUT

145 EXT. TANANARIVE AEROPORT - JOUR

1971. Un avion d'Air France est en approche sur l'aéroport Ivato de Tananarive, la capitale de Madagascar.

BIGEARD-3 (V.O.)

Après trente mois fantastiques, avec Gaby et Marie-France à mes côtés, il a fallu rentrer en France. J'ai passé un an à l'Etat-Major à Paris, où j'ai appris deux trois trucs, puis j'ai reçu une offre pour deux nouvelles affectations : la 11e division parachutiste à Toulouse, où j'ai déjà habité quand je commandais la 20e brigade, et le commandement des Forces françaises du sud de l'Océan indien. C'est ce que j'ai choisi, bien sûr.

L'avion s'immobilise.

Les passagers descendent.

Bigeard est encore en tenue 15 ter, mais cette fois suivent Gaby et Marie-France, qui porte un panier duquel on entend distinctement sortir des miaulements déchirants.

Le comité d'accueil est impressionnant. Il y a même le représentant personnel de Philibert Tsiranana, le président de la jeune république malgache.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Après les mondanités et
l'installation princière dans la
résidence même de Galliéni, j'ai
recommencé à m'ennuyer. Donc
j'écris et je saute en parachute.
Mais les années passent et ma
carcasse commence à me jouer des
tours. Le 11 février 1972...*

FONDU ENCHAINE

146 EXT. CIEL AVION - JOUR

1972. Saut de routine dans le lac de Diego Suarez.

Cette fois, Marcel Bigeard est seul.

Arrivé à 40 mètres de la surface, il dégrafe son harnais et tombe comme une pierre.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Les sauts en mer imposent une
technique simple pour ne pas être
étouffé par son parachute. Il faut
dégrafer son harnais peu avant
d'arriver au niveau de l'eau et se
laisser tomber le plus bas possible
pour diminuer l'impact. Ce jour-là,
après avoir dégrafé, j'ai eu une
syncope et je me suis évanoui, du
coup j'ai lâché mon harnais alors
que j'étais à environ quarante
mètres de la surface. On m'a
ramassé en petits morceaux : un
bras démis, les côtes enfoncées, un
poumon perforé, la nuque tordue.*

Une vedette rapide arrive immédiatement auprès du blessé.

Deux plongeurs se jettent à l'eau et enferment Bigeard dans un gilet de sauvetage spécial pour blessés de la colonne vertébrale, au cas où celle-ci aurait été atteinte, puis un palan descend une civière dans l'eau et les plongeurs y mettent le blessé, qui est ensuite treuillé à bord, puis emmené à l'infirmierie du bateau.

Retour à la base navale.

Une ambulance attend sur le quai.

Le blessé est transféré dans l'ambulance, qui démarre toutes sirènes hurlantes pour l'hôpital.

BIGEARD-3 (V.O.)

Au bout d'une semaine, j'ai réussi à mettre les pieds par terre et à déambuler dans le couloir. Autant dire que j'étais prêt pour mon évasion coutumière. J'avais à Tananarive un Martial Chevalier bis, le lieutenant Tresti, un légionnaire fantastique.

CUT

147 INT./EXT. TANANARIVE HOPITAL - JOUR

1972. Marcel Bigeard, momifié de bandelettes, est au téléphone dans sa chambre de l'hôpital.

BIGEARD-2

Tresti ? Amène la voiture devant l'entrée de service de l'hôpital. Dans dix minutes les lingères vont sortir avec les chariots. Je sortirai en blouse blanche, en poussant un chariot.

Il repose le combiné, sort dans le couloir. Personne.

Il ouvre des placards, puis sort une blouse de l'un d'eux.

Il enfile la blouse et descend un escalier jusqu'au sous-sol.

Il cherche la sortie de service puis, l'ayant trouvée, avise un chariot de linge sale.

Il le pousse dans le couloir vers la sortie.

Une employée de l'hôpital le croise mais ne dit rien.

Il ouvre la porte de service et sort avec le chariot.

Dehors, une Jeep de l'armée est stationnée, le lieutenant Tresti est au volant.

Bigeard s'approche de la Jeep avec son chariot et fait signe à Tresti de démarrer le moteur, en faisant tourner l'index de sa main droite autour d'un axe vertical fictif, signe bien connu des militaires.

Il pousse le chariot contre un arbre et saute dans la Jeep, qui démarre et s'éloigne.

CUT

148 EXT. TANANARIVE VILLA GALLIENI - JOUR.

1972. Marcel Bigeard fait un footing dans le jardin de sa résidence.

Il est en short, une minerve autour du cou, un pansement qui lui enveloppe tout le torse, un bras serré dans une gouttière suspendue à son cou.

BIGEARD-3 (V.O.)

J'ai décidé de procéder seul à ma rééducation. Au bout d'un mois, j'étais de nouveau d'attaque. J'ai alors organisé en mai de grandes manoeuvres, baptisées Amboasary du nom d'un village malgache. Y participent le 3e régiment étranger, le Détachement des Comores et le 2e RPIMA. Problème, des émeutes sanglantes viennent se superposer à mes manoeuvres.

CUT

149 EXT. AMBOASARY CHAMP DE MANOEUVRES - JOUR

1972. Marcel Bigeard est en treillis, debout au sommet d'un point haut.

Il regarde aux jumelles dans la plaine en contrebas des véhicules manoeuvrer.

Un transmetteur s'approche de lui, son appareil radio dans le dos.

Il salue et tend le combiné au général.

TRANSMETTEUR

Un appel pour vous, mon Général.
C'est Monsieur l'Ambassadeur.

Bigeard laisse retomber ses jumelles sur sa poitrine et prend le combiné.

BIGEARD-2

Général Bigeard.

L'AMBASSADEUR

(voix déformée par la radio)

Général Bigeard, ici l'ambassadeur.
Des désordres graves se sont produits dans la capitale. J'ai informé Paris.

(../..)

L'AMBASSADEUR (SUITE)

On me demande de vous faire cesser vos manoeuvres immédiatement et de renvoyer les unités dans leurs camps respectifs en évitant absolument - je répète absolument - les itinéraires routiers principaux pour éviter tout amalgame. Appelez-moi quand vous aurez rejoint votre bureau.

BIGEARD-2

Reçu. Merci. Mes respects, Monsieur l'Ambassadeur.

Il rend le combiné au transmetteur et se tourne vers son adjoint.

BIGEARD-2 (SUITE)

Ordre de Paris. On plie tout et on rentre à la maison.

CUT

150 INT./EXT. TANANARIVE VILLA GALLIENI - JOUR

1972. Marcel Bigeard, en treillis de combat, est dans son bureau.

Il lit un dossier ouvert devant lui.

Le téléphone sonne.

Il décroche.

BIGEARD-2

Général Bigeard.

L'INTERLOCUTEUR

Ici le cabinet du Ministre de la Défense. Je vous passe le Ministre.

MICHEL DEBRE

Allô Bigeard, c'est Michel Debré. Nous sommes inquiets à Paris. Sauvez la vie du Président Tsiranana par tous les moyens, mais discrètement, c'est fondamental. Kidnappez-le, faites ce que vous voulez, mais si sa vie est en danger, ramenez-le à Paris. C'est le Président qui le demande.

Et il raccroche. Bigeard appelle son adjoint.

BIGEARD-2

Tresti ?

Le lieutenant Tresti entre dans le bureau.

TRESTI

Oui, mon Général.

BIGEARD-2

On en est où dans la rue ? Est-ce que le Président est menacé ?

TRESTI

Aux dernières nouvelles entendues à la Radio, une foule excitée se dirige en ce moment-même vers le Palais, mon Général.

Bigeard prend le temps de la réflexion, puis regarde la photo du Président Pompidou accrochée sur un mur.

BIGEARD-2

Appelle mon hélico, je vais au Palais. Toi, tu restes ici en contact radio.

Tresti sort en courant.

Bigeard ouvre un tiroir et en sort un pistolet automatique et un chargeur.

Il contrôle le pistolet en manoeuvrant la culasse pour s'assurer que la chambre est vide, engage le chargeur sans armer le pistolet, puis met l'arme dans une poche de son pantalon de treillis.

Il descend les escaliers du bâtiment en courant.

On entend un hélicoptère arriver, puis se poser.

Bigeard sort du bâtiment et se précipite vers l'hélicoptère.

Il monte et celui-ci décolle.

Il s'adresse au pilote.

BIGEARD-2 (SUITE)

Pose-moi dans la cour du Palais du Président Tsiranana.

L'hélicoptère survole la ville.

On voit en bas une multitude de gens agités progresser vers le Palais présidentiel malgache.

CUT

151 EXT./INT. TANANARIVE PALAIS PRESIDENTIEL - JOUR

1972. L'hélicoptère descend et se pose dans la cour d'honneur du Palais.

Bigeard saute de l'hélico et entre dans le bâtiment.

Un Officier de l'Etat Major malgache, que Bigeard connaît, le salue.

L'OFFICIER
Bonjour Mon Général. Vous venez voir le Président ?

BIGEARD-2
Oui, c'est important que je le voie tout de suite. J'apporte un message de mon Ministre, Michel Debré.

L'OFFICIER
Je vous accompagne.

Les deux hommes montent un escalier.

L'officier frappe à une porte.

TSIRANANA
Entrez !

L'officier ouvre la porte et passe la tête.

L'OFFICIER
Monsieur le Président, le général Bigeard demande à vous voir.

TSIRANANA
Faites-le entrer.

Bigeard entre dans le bureau.

BIGEARD-2
Mes respects, Monsieur le Président. Je vous prie d'excuser cette visite imprévue mais j'ai reçu un appel téléphonique de mon ministre. Le Président Pompidou est inquiet pour votre vie. Il m'a donné ordre de vous mettre en lieu sûr villa Galliéni puis de vous transférer à Paris si vous le désirez.

Le Président Tsiranana ouvre un tiroir, sort un pistolet.

TSIRANANA
Mon cher général, je saurai mourir à mon poste.

BIGEARD-2

Bravo. C'est courageux, Monsieur le Président, mais soyez certain que je remplirai ma mission, quitte à vous mettre K.O. et à vous embarquer de force dans mon hélicoptère.

L'officier entre dans la pièce dont la porte était restée ouverte.

L'OFFICIER

Monsieur le Président, la foule a pris peur en voyant le déploiement de nos forces et semble se disperser.

Le Président Tsiranana regarde Marcel Bigeard en souriant.

TSIRANANA

Vous voyez, mon Général, le K.O., ce ne sera pas pour aujourd'hui !

CUT

152 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard est dans son bureau, debout. Il regarde une photo de lui sur un mur. On le voit en treillis, la pipe à la bouche, ses quatre étoiles sur l'épaule (*couverture du livre "Pour une parcelle de gloire"*).

Il se tourne vers la caméra.

BIGEARD-3

Cette photo est là parce que Gaby l'aime bien. Quatre étoiles, moi qui ai commencé comme deuxième classe. Que de chemin parcouru ! Au retour de Madagascar, j'ai passé quelques mois comme adjoint au Gouverneur militaire de Paris, puis j'ai été affecté à Bordeaux comme commandant de la 4e Région militaire.

FONDU ENCHAINE

153 INT. BORDEAUX ETAT-MAJOR - JOUR FLASH BACK

1974. Marcel Bigeard vient d'arriver à Bordeaux.

Il est présenté à son Etat-Major dans un salon richement décoré.

Tenue de cérémonie. Ambiance détendue. On dirait un cocktail sans boissons et sans petits fours.

Un officier l'accompagne et lui présente tout à tous les généraux qui composent son staff.

On entend vaguement les présentations mais on ne comprend pas. Aucun bruit dans la salle. Tous les présents sont visiblement intimidés.

BIGEARD-3 (V.O.)

Cette nomination à Bordeaux est pour moi une bénédiction. Je connais bien Chaban-Delmas, son maire, mon ancien ministre en 1958. Et ce commandement est plus qu'un gâteau, c'est du caviar. 18 généraux, 2500 officiers, 17 000 sous-officiers et 40 000 hommes, dont 10 000 parachutistes et 10 000 gendarmes ! Un beau cadeau de fin de carrière. J'ai 58 ans.

CUT

154 EXT. BORDEAUX IMMEUBLE BOURGEOIS - JOUR

1974. Petit matin à Bordeaux. Marcel Bigeard, en treillis, est sur un trottoir, accompagné de son aide de camp.

Ils regardent tous deux la façade d'un immeuble bourgeois récemment restauré, rue Vital-Carles.

L'AIDE DE CAMP

Voici votre résidence, mon général. L'appartement est au dernier. Il a été entièrement rénové avant votre arrivée car il était inoccupé depuis longtemps. *Le Préfet* a pensé qu'il fallait vous honorer aussi avec ce genre de détails.

BIGEARD-2

Les détails m'intéressent, et il faudra remercier *MONSIEUR le Préfet*, mais les honneurs pas du tout. Trouvez-moi un trois pièces dans la caserne où réside l'Etat-Major.

L'aide de camp affiche un regard surpris, du genre de celui qui a une certaine expérience des généraux et qui ne s'attendait pas à cette réaction.

CUT

155 EXT./INT. BORDEAUX ETAT-MAJOR - JOUR

1974. Ils remontent en voiture et se rendent à l'Etat-major.
Ils passent le portail.

La cour d'honneur est remplie de véhicules en stationnement.

Plan serré sur Bigeard qui montre sa surprise.

La voiture s'arrête devant quelques marches qui montent à l'entrée principale des bureaux.

Bigeard descend alors que le chauffeur allait lui ouvrir la porte.

Il monte les marches deux par deux, puis entre dans un bureau sur la porte duquel il est écrit SECRETARIAT DU GENERAL.

Une secrétaire se lève de derrière son bureau.

LA SECRETAIRE

Général, on ne vous attendait pas si tôt, il est à peine huit heures.

BIGEARD-2

Bonjour. Appelez le responsable des Services généraux et passez-le moi dans mon bureau, je vous prie.

Il pousse une porte et entre dans son bureau.

Il s'assied derrière sa table de travail, sur laquelle il n'y a rien d'autre que le poste téléphonique et un cendrier.

Contre un mur, des cartons de déménagement fermés sont alignés. Chaque carton porte un numéro écrit avec un gros feutre noir.

Il ouvre le carton numéro 1 et en sort un cadre photo qui le représente aux côtés de sa femme et de sa fille à Bangui.

Il pose le cadre sur le bureau.

Le téléphone sonne.

Il décroche à la première sonnerie.

BIGEARD-2 (SUITE)

Général Bigeard.

DERMER

Bonjour mon Général. C'est l'adjudant-chef DERMER, des Services généraux. Vous cherchez à me joindre ?

BIGEARD-2

Non, je ne cherche pas à vous joindre. C'est vous qui cherchez des ennuis si tous les véhicules garés dans la cour d'honneur ne sont pas évacués dans dix minutes. C'est une caserne, ici, pas un parking.

Et il raccroche.

CUT

156 INT. BORDEAUX ETAT-MAJOR - JOUR

1974. Salle de conférence de l'Etat-Major de la 4e Région Militaire. Le général Bigeard est debout derrière un pupitre, en treillis de combat.

Devant lui, assis, une centaine de personnes, des généraux, des colonels et des chefs de bataillons, plus quelques civils employés par l'armée, tous sur leur 31.

BIGEARD-2

Mesdames, messieurs. Je vous remercie de votre accueil.

(PAUSE)

Certains d'entre vous me connaissent déjà, n'est-ce pas Chabanne ?

Des têtes se tournent vers un colonel au dernier rang. Celui-ci ne bouge pas.

BIGEARD-2 (SUITE)

Viens ici, Chabanne.

Toutes les personnes présentent se retournent.

Elles pressentent que quelque chose d'inhabituel va se passer dans leurs murs paisibles et embourgeoisés.

Le colonel Chabanne se lève. Il tient son képi à la main. Il rejoint à grands pas le podium. Bigeard le suit du regard.

Chabanne salue son supérieur d'un "coup de bouc", puis reste au garde à vous.

BIGEARD-2 (SUITE)

Repos, Chabanne.

Puis il regarde à nouveau l'assistance.

BIGEARD-2 (SUITE)

Vous savez où et quand nous nous sommes connus ?

(PAUSE)

(../..)

BIGEARD-2 (SUITE)
Fin 52 en Indochine. Ca fait vingt
ans. On a fait l'Indo ensemble, on
a fait l'Algérie ensemble.

Il se tourne vers Chabanne.

BIGEARD-2 (SUITE)
Tu veux bosser avec moi, Chabanne ?

CHABANNE
Avec plaisir, mon Général.

Bigeard se retourne vers l'assistance.

BIGEARD-2
Le colonel Raymond Chabanne, dit
"le chat-tigre", est nommé ce jour
Chef de Cabinet du Général !

Il applaudit. Immédiatement, toute l'assemblée applaudit.

CUT

157 INT. BORDEAUX ETAT-MAJOR HALL - JOUR

1974. Hall d'accueil du bâtiment d'Etat Major. Un panneau d'affichage présente diverses informations. Une note signée du général Bigeard annonce LUNDI 4 FEVRIER 1974 CROSS MENSUEL DES OFFICIERS GENERAUX, OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET PERSONNEL FEMININ DE l'ETAT MAJOR - TENUE SPORTIVE REGLEMENTAIRE - AUCUNE FANTAISIE - DEPART 0700 DEPUIS LA COUR D'HONNEUR - RETOUR 1200.

Un général deux étoiles passe, voit la note, la lit, puis fait signe à un autre général, trois étoiles celui-ci, de venir voir ce qu'il est en train de lire.

L'autre s'approche, lit la note.

Les deux hommes se regardent avec un air à la fois catastrophé et enthousiaste (*voir avec le réalisateur comment montrer un air catastrophé et enthousiaste...*)

CUT

158 EXT. BORDEAUX ETAT-MAJOR COUR - NUIT

1974. 7 heures du matin ce lundi 4 février à Bordeaux. Il fait -5°. Le jour n'est pas encore levé. Un groupe d'une centaine de personnes de tous âges et des deux sexes est dans la cour d'honneur de l'Etat-Major.

Ils sautillent sur place.

Ils sont tous en survêtement bleu, avec une veste molletonnée couleur kaki dont le col est remonté jusqu'aux oreilles.

Le général Bigeard sort du bâtiment, en tenue lui aussi, mais à la place de la veste molletonnée, il porte le pull réglementaire ras du cou.

Il part en petite foulée vers la sortie sans saluer personne.

Derrière lui apparaît Gaby, qui lui emboîte le pas.

Le groupe sort de la caserne, tourne à droite et disparaît sur le trottoir, Bigeard et sa femme devant, les autres derrière.

CUT

159 EXT. BORDEAUX ETAT-MAJOR COUR - JOUR

1974. Plan symétrique au dernier de la scène précédente, mais cette fois le groupe marche et tous entourent Marcel Bigeard.

On entend des rires, l'ambiance est visiblement chaleureuse.

Ils rentrent dans la caserne.

Il fait beau, il est midi, les vestes molletonnées sont attachées autour des tailles par les manches.

Bigeard monte l'escalier qui mène à l'entrée de l'Etat-Major, puis se retourne vers le groupe.

BIGEARD-2

Bon, alors, le mois prochain, on rejoint Sainte-Hélène en camions et après on va en petite foulée à Lacanau-océan. 18 kils. Bain pour ceux qui en ont le courage et pique-nique dans la verte. Les camions transporteront tout ce qu'il faut. Ca vous va ?

Un grand mouvement d'enthousiasme secoue l'assistance. Des cris sympathiques d'approbation fusent.

BIGEARD-2 (SUITE)

(souriant)

Rompez !

Il rentre dans le bâtiment.

Le groupe se disperse en nombreux éléments. Les gens discutent ensemble de l'étonnante matinée passée avec leur nouveau chef.

Ils ont tous l'air ravi.

CUT

160 INT. NIORT PALAIS DES CONGRES - JOUR

1975. Amphi du Palais des Congrès de Niort. Au pupitre, le général Bigeard, en treillis. Dans l'assistance, six cent officiers de tous grades en grande tenue.

BIGEARD-2

Messieurs, vous savez tous à quoi servent des renforts. Ils sont fondamentaux. Vous, officiers de réserve de la 4e Région militaire, vous êtes mes renforts. C'est pourquoi je vous estime particulièrement.

Panoramique sur la salle pendant que le conférencier continue. On n'entend presque pas ce qu'il dit. Puis il continue :

BIGEARD-2 (SUITE)

Pourquoi avons-nous aujourd'hui si peu de nouvelles vocations ? Parce que vous ne sentez pas que notre Gouvernement soutient notre armée. Il ne faut pas se faire d'illusions. N'en déplaise à Jean Renoir, la guerre n'est pas affaire d'illusions, petites ou grandes. Nous allons dans le mur. C'est le bordel. L'armée n'est pas défendue. Son budget est notoirement insuffisant et le malaise s'installe.

Zoom arrière qui montre la salle. On n'entend plus les paroles, mais on voit que les assistants sont attentifs. Ils se sentent concernés.

Des journalistes bardés d'appareils photos prennent fiévreusement des notes.

CUT

161 INT. BORDEAUX ETAT-MAJOR BUREAU - JOUR

1975. Marcel Bigeard est à son bureau.

Il lit un dossier, sa pipe dans la main gauche. Le téléphone sonne.

Il décroche le combiné de la main droite.

BIGEARD-2

Général Bigeard.

INTERLOCUTEUR

Ici le secrétariat de la Présidence
de la République. Bonjour mon
Général. Je vous passe le
Président.

Bigéard se lève immédiatement de son siège, pose sa pipe et se tient droit comme s'il était au garde à vous. Il passe le combiné dans sa main gauche comme s'il s'apprêtait à saluer de la droite. Il regarde la photo du Président accrochée à un mur.

GISCARD

(voix neutre)

Bonjour mon Général. Avez-vous vu
la Presse ce matin ? Il y a un
article qui a retenu tout
particulièrement mon attention dans
le Figaro sur le compte-rendu de
votre congrès de Niort avec les
réservistes. J'aimerais vous en
parler. Pourriez-vous venir à
Paris, disons vers 14 heures ?

BIGEARD-2

A vos ordres, Monsieur le
Président.

GISCARD

Alors à tout à l'heure. Au revoir,
mon général.

Ils raccrochent. Bigéard se masse le front de bas en haut,
avec ce geste habituel qui montre en lui la perplexité.

BIGEARD-2

(se parlant à lui-même)

Je suis viré.

Il regarde la photo de Gaby.

CUT

162 INT. PARIS PALAIS DE L'ELYSEE - JOUR

1975. Le Président de la République est assis dans son bureau dans l'espace réservé aux entretiens avec ses invités. On le voit de dos, décontracté, appuyé sur son dossier, les jambes croisées. Marcel Bigéard, de face, se tient droit, assis au bord de son fauteuil.

GISCARD

(voix chaleureuse)

Je vous en prie, mon Général,
prenez place confortablement.

Immédiatement, le général adopte la même position que le Président.

GISCARD (SUITE)

Je suis votre carrière depuis longtemps, mon Général. Si vous avez bonne mémoire, je vous ai envoyé mes voeux quand je suis devenu député.

(PAUSE)

J'ai besoin de vous, mon Général. Je crois que ce que vous avez dit au congrès de Niort est totalement juste. J'ai besoin de vous comme Secrétaire d'Etat à la Défense, pour redonner confiance et moral à l'Armée. Je vous propose Yvon Bourges comme ministre. Quelle est votre réponse ?

Bigéard se redresse et reprend la position qu'il avait précédemment au bord de son fauteuil.

BIGEARD-2

J'accepte avec honneur, Monsieur le Président.

GISCARD

Des questions, peut-être ?

BIGEARD-2

Permission de parler, Monsieur le Président ?

GISCARD

(avec un geste de la main)
Allez-y.

BIGEARD-2

Vous me connaissez, Monsieur le Président, je suis un homme de résultats. Je souhaite savoir si les ressources que je ne manquerai pas de demander me seront attribuées sans difficultés.

GISCARD

Demande accordée. J'en informe votre Ministre.

Il décroche son téléphone, consulte un Rolodex, lit un numéro, puis le compose sur le clavier.

Il attend que l'on décroche.

GISCARD (SUITE)

Bourges ? C'est le Président. Le général Bigeard est dans mon bureau. Je viens de l'embaucher comme SecDef. Il travaillera avec vous, bien sûr. Je lui donne carte blanche pour la mission dont nous avons parlé : Il demande, il obtient. Vous me comprenez ?
(PAUSE)
Merci, Bourges. Je vous l'envoie.
Au revoir.

Il repose le combiné du téléphone.

GISCARD (SUITE)

(écartant les bas d'un geste fataliste)
Voilà !

CUT

163 INT. PARIS MINISTERE DE LA DEFENSE - JOUR

1975. Marcel Bigeard et le colonel parachutiste Hovette arrivent tous deux au Ministère de la Défense.

Ils sont habillés en treillis, béret amarante sur la tête.

Les différentes personnes qu'ils rencontrent avant d'arriver aux locaux affectés au nouveau Secrétaire d'Etat manifestent leur surprise de voir deux parachutistes en tenue circuler dans le Ministère.

HOVETTE

(à voix basse)
Mon Général, vous ne croyez pas que nous détonnons un peu dans cette tenue ?

BIGEARD-2

R-A-B. Je suis toujours militaire, et nous n'avons fait que quitter la brousse pour la jungle, Hovette. Si le Ministre me dit de m'habiller différemment, nous nous habillerons différemment.

Un huissier les accompagne à un étage, pousse une porte.

L'HUISSIER

Voici votre salle de réunion, mon Général.

La pièce, de petite taille, est remplie de cartons, de rétro-projecteurs et autres affaires qui visiblement n'avaient pas trouvé place ailleurs.

Il traverse la pièce et ouvre une autre porte.

L'HUISSIER (SUITE)

Ici, le secrétariat.

Le secrétariat est une pièce immense, beaucoup plus grande que celle précédemment visitée. Un magnifique lustre en cristal pend du plafond. Les rideaux aux fenêtres sont en velours couleur or. On devine que les affectations des locaux ont été permutées. Une demi-douzaine de bureaux sont répartis en désordre, tous occupés par des femmes jeunes en train de discuter entre elles. Sur les bureaux, des machines à écrire, des dossiers, des plantes vertes à moitié mortes par privation de lumière, des bouteilles d'eau pleines, à moitié pleines ou vides, des tasses de thé, des pots à stylos, un désordre total.

BIGEARD-2

(à l'huissier, à voix basse)

Qui sont ces gens ?

L'HUISSIER

Je ne sais pas, mon Général. Cette pièce aurait dû être inoccupée.

Bigeard se tourne vers son collaborateur

BIGEARD-2

(soupirant de lassitude)

A Bordeaux, la cour d'honneur était envahie de bagnoles, ici ma salle de réunion est envahie de secrétaires payées avec nos impôts à ne rien faire...

FONDU ENCHAINE

164 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard, debout, prend une autre photo sur son bureau.

Elle représente l'ensemble de ses collaborateurs quand il était ministre.

BIGEARD-3

Après avoir créé mon équipe, j'ai vite imposé mon style. Tous les matins, footing "perso" à six heures sur les quais de Seine, et cela s'est su très vite. Réunion du staff à huit heures et demie. Chaque mois, un raid dans la verte dans des endroits différents. Gros succès.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Même des hauts fonctionnaires sont venus d'autres ministères avec certains de leurs collaborateurs. Nous en profitons pour faire ainsi des inspections dans la décontraction et la bonne humeur.

FONDU ENCHAINE

165 EXT. SURESNES FORT DU MONT VALERIEN - JOUR FLASH BACK

1975. Un groupe d'une cinquantaine de gens, habillés en tenue de sport, arrive en courant à l'entrée du 8e régiment de Transmissions installé dans le fort du Mont Valérien.

Ils s'arrêtent devant la barrière.

Le général Bigeard s'adresse au planton, qui rectifie la position, puis ouvre la barrière.

Le groupe continue sa course jusqu'en haut de la colline, où se trouvent les bâtiments.

Ils s'assemblent devant l'entrée du bâtiment d'Etat-Major.

En bas des marches, se trouve un colonel, le visage souriant. C'est le chef de corps du régiment, dans sa tenue de travail de chaque jour.

Marcel Bigeard s'approche de lui.

Le colonel le salue, puis lui serre la main.

Visiblement, ils se connaissent. Ils discutent quelques minutes. On n'entend pas ce qu'ils se disent.

Puis Bigeard se tourne vers le groupe, dit quelques mots en faisant un geste de la main en direction du Mess officiers.

Le groupe se disperse, à part certains haut gradés. On ne voit pas qu'ils sont gradés, vu leur tenue, mais ils semblent plus âgés que les autres.

Ils entrent dans le bâtiment à la suite de Bigeard et du colonel.

CUT

166 INT. SURESNES FORT DU MONT VALERIEN - JOUR

1975. Le groupe visite des salles. Certains posent des questions.

Puis ils quittent le bâtiment d'Etat-Major pour se diriger vers celui de la Musique, dont l'orchestre est célèbre sur la place de Paris.

Ensuite ils entrent dans celui des Services généraux, où se trouve notamment l'infirmierie.

Ils passent dans un couloir au premier étage devant d'immenses salles vides, vitrées à mi-hauteur.

Une porte est ouverte.

Bigeard jette un coup d'oeil curieux.

BIGEARD-2

Qu'est-ce que c'est que cette pièce, avec des câbles qui sortent des murs, coupés au raz ?

LE COLONEL

Ce sont les anciens locaux du SDECE. Quand ils avaient leurs "grandes oreilles" ici, leurs équipements d'écoute étaient dans cette pièce. Un jour, j'ai reçu un message du Ministère, c'était avant votre arrivée, me demandant de mettre tout le quartier dehors pendant une journée, et de consigner les permanents dans leurs bureaux. Tôt le matin, des véhicules bâchés sont arrivés, au moins cinquante. Des personnels sont montés ici, ont vidé toutes les pièces, embarqué absolument tout, y compris les clés des portes, et sont repartis comme ils étaient venus.

BIGEARD-2

Ah.

Ils continuent leur visite du régiment.

FONDU ENCHAINE

167 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard s'assied à son bureau. Un chat siamois s'approche. Bigeard le prend dans ses bras et regarde la caméra.

BIGEARD-3

Je suis resté seize mois au Ministère. J'avais une mission, j'ai essayé de la remplir le mieux possible. J'ai été beaucoup aidé. Giscard, un type brillant, a été fantastique avec moi.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Quel dommage que Chirac lui ai ciré la planche, permettant ainsi à Mitterrand de s'emparer du pouvoir suprême pour quatorze ans !

(PAUSE)

Lui, il a su être et durer.

(PAUSE)

En juillet 1976, j'ai considéré que ma mission était remplie et j'étais aussi fatigué d'être un numéro deux. C'était Yvon Bourges qui pilotait tout. Au dessus, il y avait Chirac, qui était Premier Ministre à l'époque, et puis Giscard, le chef des armées. Les intérêts de tous ces gens n'ont pas été toujours convergents. Tout le monde se tirait dans les pattes. C'est pas mon truc. Evidemment, le boulot a été passionnant et je crois l'avoir bien fait. En tous cas, les Français me l'ont dit. Un sondage d'appréciation paru dans l'Aurore m'a placé en 5e position parmi les quarante-trois membres du gouvernement. Bourges n'était que 18e, mais il ne m'en a jamais voulu. En revanche, il ne me laissera jamais de responsabilités bien définies. J'avais l'impression d'être là pour le décor, alors j'ai présenté ma démission au Président. Le détail de toute cette aventure, vous le trouverez dans mon livre **De la brousse à la jungle**, paru aux Editions du Rocher.

(PAUSE)

Maintenant, l'heure de la retraite a sonné pour moi. Je n'aime pas ce mot, mais je ne savais pas à l'époque que dix ans d'activité politique m'attendaient encore.

FONDU ENCHAINE

168 EXT. TOUL MAISON BIGEARD JARDIN - JOUR FLASH BACK

1978. Marcel Bigeard bêche son jardin.

Le préposé des PTT arrive au portail.

LE FACTEUR

Mon Général, votre courrier. Il y a une belle enveloppe !

BIGEARD-2

Bonjour Monsieur le facteur.

Il pose son outil et se dirige vers le facteur.

Il prend son courrier.

Le facteur s'éloigne.

Plan serré sur une enveloppe. Elle porte comme mention
PRESIDENCE DE LA REPUBLIQUE.

Il ouvre l'enveloppe.

C'est une invitation à déjeuner. MONSIEUR VALERY GISCARD
D'ESTAING, PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE, PRIE MONSIEUR LE
GENERAL MARCEL BIGEARD DE BIEN VOULOIR ASSISTER A UN DEJEUNER
AU PALAIS DE L'ELYSEE SAMEDI 1ER JUILLET 1978 A PARTIR DE 12
HEURES 30. TENUE DE VILLE.

BIGEARD-2 (SUITE)
Gaby ! Je suis invité à déjeuner
par Giscard !

CUT

169 INT. PARIS PALAIS DE L'ELYSEE - JOUR

1978. Marcel Bigeard arrive à l'Elysée en grande tenue, avec
toutes ses décorations, dont il est fier, même si
l'invitation précisait "tenue de ville".

Il est introduit dans le bureau du Président.

Une table est magnifiquement dressée, avec deux couverts.

GISCARD
Bonjour mon général. Comment allez-
vous ? Nous déjeunerons tous les
deux.

Bigeard montre légèrement sa surprise.

BIGEARD-2
Bonjour Monsieur le Président.
C'est un honneur.

Ils passent à table.

GISCARD
Faites-moi part de votre sentiment
sur la situation actuelle.

On voit les deux hommes discuter. C'est surtout Bigeard qui
parle.

Le Président écoute.

On n'entend pas ce qui se dit.

BIGEARD-3 (V.O.)

Je lui ai dit tout ce que je pensais. Sur la visite du Premier ministre du Vietnam, sur l'indépendance de Djibouti, sur la venue de Brejnev, pour qui on a mis les petits plats dans les grands. Nous avons beaucoup parlé, mais à aucun moment il ne m'a dit pourquoi j'étais là. Le 14 juillet, il m'a placé au milieu des ministres, contre les usages du protocole. J'étais fier mais un peu gêné, quoi. Et puis un jour, il m'a appelé et m'a dit de me présenter à la députation. J'ai refusé poliment et exposé mes raisons. Il m'a alors parlé de devoir, et j'ai changé d'avis. Il avait su utiliser le mot qu'il fallait.

CUT

170 INT. PARIS ASSEMBLEE NATIONALE - JOUR

1978. Marcel Bigeard, en civil, costume bleu foncé, cravate discrète, rosette de la Légion d'Honneur à la boutonnière (c'est la première fois qu'on le voit en civil) est assis à un banc des députés.

Bruits d'ambiance.

BIGEARD-3 (V.O.)

3 avril 1978. Me voilà député. Quelques jours après, j'ai été élu président de la commission de la Défense nationale. J'y ai retrouvé Charles Hernu, député socialiste, futur ministre de François Mitterrand avant de couler courageusement dans la triste affaire du Rainbow Warrior. J'ai toujours eu un faible pour le camarade Hernu. J'ai appuyé sa demande pour être mon vice-président, mais cela lui a été bien évidemment refusé au nom du sacro-saint racisme politique : "Il n'est pas de notre bord, donc il est mauvais". Insupportable ! Merci à Nicolas Sarkozy d'avoir tenté et réussi l'ouverture. Voilà un type intelligent. De la graine de Giscard. S'il avait eu moins peur du Front National, il aurait été réélu en 2012.

(PAUSE)

(../..)

BIGEARD-3 (V.O.) (SUITE)

Dans notre commission, il y avait aussi la socialiste Edwige Avice. Jolie, souriante, bûcheuse. Un jour elle m'a dit : "Avec vous, on a l'impression d'être dirigé par Jean Gabin". J'ai pris cela pour un grand compliment.

(PAUSE)

Nous avons beaucoup voyagé dans le cadre de nos attributions : les armées, les industriels, les Etats-Unis, l'Allemagne, qui n'était pas encore réunifiée à l'époque, la Grande-Bretagne, la Chine, Centrafrique, Gabon, Sénégal. Mais aussi les Mirage IV à Orange, le plateau d'Albion, les sous-marins nucléaires de l'Ile Longue. A voyager tous ensemble, nous avons fini par établir des liens d'amitié loin des règlements de comptes parisiens.

(PAUSE)

Le malaise de l'Armée n'est plus qu'un mauvais souvenir.

(PAUSE)

Etre député, c'est aussi se battre dans la cuvette du Palais-Bourbon. Bien sûr, ce n'est pas Diên Biên Phu, on n'y meurt pas. Le seul enlèvement que l'on peut y connaître, c'est la langue de bois des députés qui abandonnent leur libre arbitre pour suivre aveuglément les consignes de leurs partis. Avec ces gens-là, c'est le mauvais côté de "être et durer". Ils sont obligés d'oublier l'intérêt de la France. C'est ce qui pourrait la politique dans notre pays. Ah, si nous avions un de mes paras à la tête de l'Etat...

CUT

171 EXT. ST-CYR-COETQUIDAN ECOLE - JOUR

1993. Cour d'honneur RIVOLI à l'école militaire inter-armes.

La promotion 1992-1994 va recevoir le général Bigeard comme parrain. Elle portera alors le nom de "**Promotion combats de Tu Lê**".

(tbs)

CUT

172 EXT. FREJUS MEMORIAL GUERRES D'INDOCHINE - JOUR

1993. Visite du mémorial. Marcel Bigeard est en civil, l'air grave, accompagné de son épouse et de sa fille.

BIGEARD-3 (V.O.)
J'ai été invité en 1993 à l'inauguration du mémorial des guerres d'Indochine à Fréjus par François Léotard, qui était à l'époque ministre de la Défense dans le gouvernement Balladur lors de la seconde cohabitation. Mais j'ai hésité à cause de la charge émotionnelle que cette visite n'aurait pas manqué de susciter. Il m'avait écrit : "Si vous ne venez pas, ce ne sera pas une vraie cérémonie". Alors j'y suis allé. Et j'ai été tellement ému que c'est là, devant les restes de mes camarades morts pour la France, que j'ai formé le projet de retourner à Diên Biên Phu, afin de pouvoir me recueillir aussi auprès de ceux qui sont restés là-bas.

CUT

173 EXT. HANOI AEROPORT - JOUR

1994. Un avion de ligne est en approche puis se pose sur l'aéroport NOI BAI de Hanoi.

BIGEARD-3 (V.O.)
Ce voyage a été rendu possible grâce à mon ami René Guitton, qui a tout organisé magistralement. Pas un jour sans que j'aie pensé à ce pays fabuleux. Le "mal jaune", ça existe bien, je peux en témoigner.

Les voyageurs passent la douane, puis les portes d'accès au hall principal.

Une dizaine de journalistes de toutes nationalités sont présents. Ils avaient été prévenus.

Un journaliste français s'approche du général sans hésiter.

LE JOURNALISTE
Qu'éprouvez-vous, mon Général ?

BIGEARD-2
Pour l'instant, pas grand chose.
J'attends Diên Biên Phu.
(../..)

BIGEARD-2 (SUITE)

Pour moi, l'Indochine, c'est le
pays Thaï, la Haute Région.

Un homme âgé, vietnamien, d'une grande dignité, s'approche
aussi.

XUAN PHUONG

Bienvenue au Vietnam, mon Général.
Je suis le colonel Pham Xuan
Phuong, désigné par mon
Gouvernement pour vous servir
d'accompagnateur.

BIGEARD-2

Bonjour mon Colonel. Merci d'avoir
bien voulu accepter cette mission.

Le général Bigeard présente au colonel les personnes qui
l'accompagnent, puis ils sortent tous de l'aéroport.

Bigeard et le colonel vietnamien montent à l'arrière d'une
voiture officielle, qui démarre.

XUAN PHUONG

Voulez-vous d'abord aller à votre
hôtel, mon Général ?

BIGEARD-2

C'est très aimable à vous. Ai-je un
programme établi ou pouvons-nous
voyager librement ?

XUAN PHUONG

Aucun programme ne m'a été soumis,
mon Général, à part le fait que
vous ayez une chambre réservée à
Hanoi pour dix jours. Mais si vous
voulez dormir une nuit ou deux
ailleurs, il n'y a aucun problème.

BIGEARD-2

J'aimerais aller à Diên Biên Phu le
plus tôt possible.

XUAN PHUONG

Alors demain matin, si vous voulez?

BIGEARD-2

D'accord pour demain matin. Merci
beaucoup.

La voiture s'éloigne.

CUT

174 EXT. VIETNAM ROUTE 6 - JOUR

1994. Un véhicule quitte Hanoi.

On voit une pancarte DIEN BIEN PHU 327 KM.

Il roule sur la route 6 qui mène à Diên Biên Phu via Moc Chau et Son La.

Dans le véhicule, le général Bigeard, en chemisette, short et sandales, et le colonel Xuan Phuong en grande tenue militaire de l'armée vietnamienne.

BIGEARD-3 (V.O.)

Dans la voiture qui nous emmenait à Diên Biên Phu, une discussion irréaliste commença.

XUAN PHUONG

Mon Général, je profite de ce moment où nous sommes seuls pour vous avouer que le 16 mars 1954, j'étais jeune capitaine dans l'armée Viet-Minh. Je commandais une compagnie qui stationnait à Diên Biên Phu sur le point haut Isabelle.

(PAUSE)

Dois-je continuer ?

BIGEARD-2

C'est vous qui m'avez tiré dessus quand je suis tombé du ciel, alors?

XUAN PHUONG

Oui, mon Général. Mais pour vous dire la vérité, que personne ne connaît, bien sûr, quand je vous ai identifié par vos galons, je me suis arrangé pour vous rater et j'ai donné des ordres en ce sens. Vous aviez trop de prestige parmi nous pour être tué froidement.

BIGEARD-2

Je vous remercie, mon Colonel. C'est grâce à ce beau geste qu'aujourd'hui nous pouvons devenir amis.

Ils regardent chacun par la fenêtre de leur portière.

Un silence spécial s'installe (le réalisateur se débrouillera pour faire le "silence spécial"....)

Puis la voix off du narrateur reprend.

BIGEARD-3 (V.O.)
*J'étais ému aux larmes d'être assis
à côté de ce type qui aurait pu me
tuer il y a 40 ans s'il l'avait
voulu. Bruno la Baraka avait encore
triomphé !*

La voiture progresse sur la route.

De temps en temps on la voit du ciel, ce qui permet de
découvrir le paysage, si beau, si coloré.

Ils arrivent à Moc Chau.

A l'entrée du pont, Bigeard reprend la parole.

BIGEARD-2
Peut-on arrêter la voiture, s'il
vous plaît ? Je voudrais traverser
le pont à pied.

Xuan Phuong comprend. Les souvenirs rattrapent son invité.

Il dit quelques mots au chauffeur en vietnamien. Celui-ci
stoppe.

Bigeard descend, visiblement ému.

Il marche sur le côté du pont.

Xuan Phuong est resté dans la voiture.

BIGEARD-3 (V.O.)
*Sur ce pont, comme pendant toute ma
vie, un pas, encore un pas, au
milieu de ma mémoire.*

Arrivé de l'autre côté, la voiture l'ayant dépassé, Bigeard
s'en approche et monte.

BIGEARD-2
Excusez-moi, c'est difficile.

Xuan Phuong ne répond pas.

La voiture repart et s'éloigne.

CUT

175 EXT. DIEN-BIEN-PHU - JOUR

1994. La ville est écrasée de soleil. Nous sommes en juillet.
Des gens partout. Des femmes en costume traditionnel, des
enfants à deux sur une bicyclette, des hommes assis par terre
en train de discuter près du marché.

La caméra nous fait visiter la ville.

BIGEARD-3 (V.O.)

Quand j'ai vu la borne kilométrique Michelin rouge et blanche, j'ai demandé à descendre de nouveau. Je m'étais ressaisi car je venais non pour évoquer mes souvenirs, mais pour éviter l'oubli, pour témoigner de ce que la France a fait ici, pour rien. Que dire à nos petits enfants s'ils nous demandent pourquoi nous sommes venus si loin de chez nous pour mourir ? Je ne connais qu'une seule réponse : un militaire fait ce qu'on lui dit de faire, avec fierté, audace et dévouement. Sinon il quitte l'armée. Nous ne sommes pas des fonctionnaires. Ce qui tue la France, c'est le syndicalisme mal compris, c'est le manque de foi, de patriotisme, de courage, de générosité, le refus de l'effort, du dépassement de soi. Quel bonheur de mourir épuisé d'avoir essayé chaque jour de faire plus et mieux!

Il remonte dans la voiture sans rien dire.

Celle-ci démarre et se dirige vers le mémorial de Diên Biên Phu, construit de ses propres mains et avec ses propres ressources par un légionnaire, Rolf Rodel, en quatre mois.

Arrivé non loin du monument, il descend de voiture.

Au pied du monument se tient un homme en civil, chemisette bleue, pantalon de toile bleue, au garde à vous, les mains soigneusement plaquées contre ses cuisses. Il a les cheveux très courts, blonds. C'est visiblement un ancien.

En entendant approcher quelqu'un, il se retourne.

RODEL

(avec un fort accent allemand)

Bonjour mon Général, je vous attendais. J'ai été prévenu que vous viendriez.

BIGEARD-2

Tu es Rolf Rodel ?

RODEL

Oui, mon Général.

Bigéard le prend dans ses bras et l'étreint sans rien dire.

Puis il se retourne vers le monument, et se met au garde à vous. Rodel l'imité.

Ils prient pendant quelque temps, puis Rodel prend un petit magnétophone d'un sac posé à ses pieds et appuie sur un bouton.

La Marche de la Légion étrangère

retentit au milieu du champ de maïs qui entoure le monument.
Puis c'est

La Marseillaise.

Marcel Bigeard se met à pleurer doucement.

FONDU ENCHAINE

176 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Retour à Toul. Marcel Bigeard ouvre un dossier, et en sort un exemplaire du journal Le Monde, daté du 21 juin 2000. Son titre : "TORTURE EN ALGERIE : L'AVEU DES GENERAUX", puis il le pose sur son bureau.

BIGEARD-3

Après mon retour du Vietnam, j'ai cru que j'allais passer le reste de ma retraite à écrire mes souvenirs. Et bien non. En juin 2000 éclate un scandale créé par une militante du FLN qui m'accuse de l'avoir torturée en compagnie de Massu en 1957. Manque de chance pour elle, je n'étais pas à Alger à cette époque et cela a été facile à prouver, comme cela a été fait magistralement par le général Maurice Schmitt, qui était l'un de mes lieutenants et qui termina sa carrière Chef d'Etat-Major des Armées. Je recommande la lecture de sa remarquable étude historico-juridique, intitulée "**Deuxième Bataille d'Alger (2002 - 2007) la bataille judiciaire**", dans laquelle il démontre, preuves à l'appui, que la dame en question est une honteuse affabulatrice en quête de publicité facile, et les tribunaux lui donnèrent raison. Quant à moi, contrairement à une légende tenace et honteuse, je n'ai jamais pratiqué la torture et ne l'ai jamais ordonnée, même si la recherche des poseurs de bombes du FLN devait être faite avec le plus possible d'efficacité.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Malheureusement, un certain général sénile s'est cru obligé de révéler dans un bouquin ce qu'il avait fait, s'accusant même d'avoir étranglé de ses propres mains l'un de mes prisonniers, Larbi Ben M'Hidi. Ce sont ces comportements de malade qui déshonorent l'armée et non le courage de traquer par tous les moyens le lâche terroriste assassin en risquant de rencontrer la mort à chaque coin de rue.

Il s'assied.

BIGEARD-3 (SUITE)

Heureusement, dans la vie, on rencontre souvent des gens formidables et un jour, ici, j'ai reçu un appel téléphonique bouleversant.

FONDU ENCHAINE

177 INT. TOUL BUREAU - JOUR FLASH BACK

2001. Marcel Bigeard est assis à son bureau, habillé différemment. La pièce est décorée aussi légèrement différemment, pour montrer le flash back.

Le téléphone sonne.

Bigeard décroche le combiné.

BIGEARD-2

Général Bigeard.

PASCUITO

(accent pied noir
prononcé)

Mon Général, mon nom est Jean-Pierre Pasquito. Je vous appelle de Marseille. Je suis le président d'une association pour la réconciliation des Français, des Pieds-Noirs et des Algériens. Elle s'appelle "Pour la fin de la Guerre d'Algérie dans les coeurs". L'article dans Le Monde a déclenché à Alger une forte réaction de la part de ceux qui vous ont connu et qui savent combien vous et vos paras ont toujours respecté les combattants d'en face. Il se trouve que j'ai à Alger un ami qui connaît très bien la propre soeur de Larbi Ben M'Hidi, Drifa.

(../..)

PASCUITO (SUITE)

Elle et son mari Abdelkrim Hassani voudraient vous rencontrer pour vous manifester leur soutien. Elle sait que vous n'avez pas touché à un cheveu de son frère, et elle voudrait aussi vous remercier en personne d'avoir permis à son père de retrouver le corps de son frère pour lui donner une sépulture conforme à leur religion, que vous avez toujours respectée.

BIGEARD-3 (V.O.)

J'en suis resté comme deux ronds de flanc. La soeur de Ben M'Hidi qui veut me voir pour me remercier, ça alors... Une fois de plus, c'est mon ami René Guitton qui a organisé le voyage et l'entrevue, qui eut lieu à Paris le 19 décembre 2001. Fort moment d'émotion, celui-là aussi ! Bravo, Monsieur Pasquito, je souhaite longue vie à votre association.

Ils continuent à parler au téléphone, mais on n'entend plus ce qu'ils se disent.

FONDU ENCHAINE

178 INT. TOUL BUREAU - JOUR

2010. Marcel Bigeard ramasse tous les papiers éparés sur son bureau et les range dans un dossier, puis il prend les photos et les remet dans leur boîte.

Ensuite il pose soigneusement la boîte sur le dossier dans un coin de sa table de travail.

Puis il s'approche de la photo de René Sentenac et parle en regardant la photo.

BIGEARD-3

Aujourd'hui, j'ai 94 ans et je suis toujours là. J'ai duré. Je me suis demandé un jour si cela ne valait pas mieux de mourir d'une balle pendant un combat, comme Sentenac, Roher, Bourgois ou tant d'autres. Quand je regarde ma vie, ma vie pour la France, je vois que j'ai eu beaucoup de chance, que j'ai fait beaucoup de choses, que j'ai gagné aussi de nombreuses batailles. Parce que j'y ai cru, parce que j'ai osé. Ce film sortira quand je ne serai plus de ce monde.

(../..)

BIGEARD-3 (SUITE)

Mon ultime souhait est que mon
parcours rappelle aux jeunes
générations le sens des valeurs que
j'ai toujours défendues, celles qui
font la grandeur d'un homme et d'un
pays. Je crois que le plus
important, après tout, c'est
d'oser.

La caméra zoome sur la photo de René Sentenac, puis l'image
s'anime et devient identique à celle du dernier plan de la
scène 113.

René Sentenac regarde Marcel Bigeard.

SENTENAC
(avec la même voix de
mourant que S113)
Bruno. Qui ose, gagne.

Puis il tourne la tête vers la caméra et la regarde droit
dedans.

SENTENAC (SUITE)
(avec une voix normale,
pleine d'enthousiasme)
Qui ose, gagne !

FIN

FADE OUT